

DÉCEMBRE 2004
JANVIER 2005
N°29

peuple
& culture



analyse

Mouvement/réseau, l'identité
de Peuple et Culture en mutation

Très petites entreprises rurales.
Se faire entendre

hommage

à Joseph Rovani



D o s s i e r U n i v e r s i t é d ' é t é 2 0 0 4

Le peuple impopulaire ?

Aujourd'hui encore, l'émancipation
du peuple par la culture



Edito	3
DOSSIER UNIVERSITÉ D'ÉTÉ 2004	
LE PEUPLE IMPOPULAIRE ?	
La notion de peuple	4-9
Jean-Michel Vienne	
Le jour où le peuple prendra place parmi les urgences	10
Arlette Farge	
Le peuple instrumentalisé. Chronique de <i>L'illusion populiste</i> de Pierre-André Taguieff	11-14
Manuel Boucher	
Le peuple des salariés et des précaires	14-15
Jean Rémi Durand gasselin	
L'éducation populaire à l'aune de l'Europe	16-17
Jean-François Claude et Manfred Ertl	
En quête de Caliban, parcours de lecture	17-19
Evelyne Dupont-Lourdel et Jean-Claude Lucien	
Les voix du peuple. Retour sur un atelier d'écriture	20-27
Pierre Guéry	
Le cinéma documentaire au fin fond de la Corrèze	23, 25
ANALYSE	
Mouvement/réseau. L'identité de Peuple et Culture en mutation	28-30
Catherine Bachellier	
Très petites entreprises rurales. Se faire entendre	30-31
Xavier Lucien, pour <i>Alternatives Rurales</i>	
HOMMAGE	
Le peuple et la culture, Joseph Rován, beaucoup d'autres ..	32-35
Jean-Claude Lucien	
Joseph Rován	36
Cécil Guitart	

Union Peuple et Culture • 108
rue Saint Maur • 75011 Paris •
t/ 01 49 29 42 80
• f/ 01 43 57 62 42 • e/
union@peuple-et-culture.org •
w/ <http://www.peuple-et-culture.org>

La Lettre de Peuple et Culture,
numéro 29 tiré à 2 600
exemplaires

• Directeur de la publication :
Jean Gondonneau • Secrétariat
de rédaction et maquette :
Catherine Beaumont •
Conseillère de la rédaction :
Corinne Baudelot • Conception
graphique : atelier jeudi •
Impression : Autographe, Paris
20° • ISSN : 1259-2331

édito



Ce numéro de la "Lette de Peuple et Culture" est centré sur l'université annuelle de notre mouvement qui, fin août 2004, nous a rassemblés pour, une nouvelle fois dans nos soixante ans d'existence, nous interroger sur le peuple, comme nous nous interrogeons avec autant de vigueur, sur la culture puisque nous sommes Peuple et Culture et voulons donc, comme le déclare avec force le manifeste de Peuple et Culture (1945), "rendre la culture au peuple et le peuple à la culture".

L'idée de peuple, tout au long de l'histoire, s'est transformée, s'est chargée de significations diverses voire contradictoires. L'appel au peuple, la voix du peuple, le cri du peuple, un peuple qui fait l'histoire, un peuple humilié, un peuple toujours debout ou "impopulaire". Au cours de cette université, nous avons essayé de redonner sens à la notion de peuple et au combat d'un mouvement d'éducation populaire qui, inlassablement, œuvre à l'émancipation du peuple par l'éducation et la culture.

Comme l'écrit Arlette Farge : "Le peuple dit impopulaire ne pourra parvenir à sa dignité que si quelque part il redevient populaire... et s'il secoue le libéralisme ambiant de son béat sommeil enivré."

Avec à propos, l'université d'automne 2005 sur la question de nos rapports avec le politique prolongera cette réflexion dont quelques moments forts sont restitués dans les pages qui suivent.

Joseph Rován, à qui nous rendons hommage dans ce numéro avant de le faire publiquement, le 10 juin, était un orfèvre en la matière. "Peuple et Culture a représenté pour lui un groupe de référence, élu selon des affinités. Une Famille spirituelle, en quelque sorte, dans la fondation de laquelle il a vite trouvé une place essentielle..." (Jean-Claude Lucien).

Lors de l'hommage à Joffre Dumazedier, Joseph avait tenu à dire après mon intervention, que je m'étais trompé, qu'il n'était pas, lui, fondateur.

C'est vrai que vice-président de Travail et Culture en 1945, il avait rejoint Peuple et Culture pour créer sous le même toit un centre de documentation de l'éducation populaire opérant, à ce moment-là, un rapprochement politique fondateur. Comme l'écrit Jean-Pierre Saez dans un recueil réalisé par un groupe "Histoires et Mémoires" en 1986 :

... "On ne manquera pas de s'interroger sur une maison qui a pu abriter tout à la fois un rationaliste nietzschéen, un autodidacte pas-

sionné, un socialiste anti-autoritaire et un chrétien social. L'une des règles de fonctionnement que le Mouvement se propose de respecter était précisément de ne pas réduire les individus aux étiquettes ou aux idéologies qu'ils étaient censés représenter. Programme généreux parfois démonté par les événements." Ce fut le cas, en 1967, où je me suis politiquement opposé à Joseph Rován, considérant que l'autonomie culturelle que le président, Joffre Dumazedier, affirmait comme indispensable était contraire à l'esprit même du Manifeste et qu'il fallait politiser radicalement nos engagements. "A Peuple et Culture, notre principe était que personne ne devait, au nom du mouvement, faire un acte politique, déclare Joseph à Jean-Pierre Saez"... mais qu'est-ce qu'"un acte politique ?" et quel rapport les militants d'éducation populaire, aujourd'hui, ont-ils au politique ? Nos échanges de l'université d'automne 2005 prolongeront un débat, des questionnements et des pratiques, dans nos relations avec l'Etat et les pouvoirs publics, que tu as, Joseph, sans jamais défaillir, mené dans et hors Peuple et Culture... "Bien sûr, il y a eu des tas de difficultés... Au sein de Peuple et Culture, par exemple, la politique de relations avec les pouvoirs publics que j'ai préconisée, n'a pas été soutenue par tous. Moi, déclare Joseph Rován, tout en maintenant avec beaucoup de rigueur l'idée de l'autonomie des mouvements, j'ai considéré qu'une telle coopération avec les services publics n'était pas dangereuse et qu'elle nous laissait parfaitement la possibilité d'utiliser les moyens publics pour ce qui était notre but. Notre but, qui ne consistait pas en une action politique au sens où l'entendent les partis politiques, mais qui était une action de transformation démocratique des conditions de la vie culturelle sur laquelle de larges convergences pouvaient se réaliser."

Joseph, tu nous manqueras pour continuer ce débat. C'est toi qui avais raison, me semble-t-il. "Des alliances tournantes sur des fronts multiples" n'ont jamais été aussi indispensables et la cogestion vaut quand même mieux que les pratiques d'évitement qui, aujourd'hui, sont tristement récurrentes.

Je témoigne, ici, que la stratégie politique courageuse de Joseph mérite d'être interrogée pour inspirer au niveau des valeurs et du sens, notre difficile rapport au politique et sa complexité.

Jean Gondonneau

La notion de peuple

La réflexion qui suit est celle d'un philosophe, ce qui exclut d'autres approches, tout aussi honorables et utiles, comme celle du sociologue qui étudierait les déterminismes sociaux constituant les peuples, celle de l'historien qui étudierait les faits créateurs de peuples et leurs relations à travers les divers temps et lieux, celle du politologue qui étudierait le rapport entre les structures et projets politiques et les différents peuples existants. Le propos du philosophe porte sur l'analyse des concepts enveloppés dans la notion de peuple ; il s'interroge sur la façon dont ces concepts jouent entre eux, et sur ce qui se révèle dans ce jeu, notamment en quoi il est lié à des systèmes de valeurs. L'objectif reste pratique : prendre conscience des choix que nous faisons, et notamment des choix de valeurs, en utilisant de telle ou telle manière la notion de peuple. Que signifie parler de peuple quand on se préoccupe de culture populaire ? Je propose un examen de nos façons de parler (et des pratiques qui en découlent) pour que nous soyons à même d'en choisir consciemment un usage responsable et pour caractériser ce que peut être une action dans le champ de la culture populaire.

Une remarque immédiate, déjà révélée dans le dossier préparatoire, dans les ateliers de ces journées d'étude : l'ambiguïté du terme peuple. Il va falloir la comprendre, mais non la réduire au nom d'une signification qui serait la norme : ce serait ignorer ce qui se joue quand justement on utilise le terme, ignorer les ambiguïtés qui sont véhiculées par notre façon de parler ; l'objectif est plutôt de comprendre à quoi sert l'ambiguïté du terme. Pour faire comprendre l'exercice auquel nous allons nous livrer, prenons un autre exemple : le terme de normal est également ambigu – mais chacun de nous joue sur cette ambiguïté pour identifier ce qui est coutumier avec ce qui est norme et faire ainsi de la coutume une norme (pour s'en tenir à un seul aspect de l'ambiguïté du normal). De même nous nous interrogerons ici sur l'ambiguïté de peuple : de quoi est-elle symptomatique – et comment "faire-avec" cette ambiguïté dans l'action culturelle, civique, politique, etc. Je propose de procéder en trois temps, du plus statique au plus dynamique : inventorier d'abord les différents sens, puis analyser comment ils interfèrent, afin de dégager le sens de

ces interférences. La thèse que je défendrai à travers ce parcours est empruntée à Rosanvallon, dont je recommande la lecture : peuple est une notion qui ne peut se comprendre que comme dynamique ; rigidifier le peuple, le considérer comme stable et définitif, est la source de diverses formes de "populisme" et en dernière instance de fascisme. Le peuple n'est "authentique" que dans le dynamisme même qu'engendre son ambiguïté.

Inventaire des sens du terme

Travail fastidieux sans doute, mais nécessaire pour voir clair dans les sens du terme français (le grec distinguait mieux certains sens, aussi est-il pratique de renvoyer aux termes grecs correspondants).

Le peuple = "On", sens apparemment le plus neutre ; indéfini, sans limite, donc désignant l'universalité de "tous les gens", comme s'ils avaient tous des points communs – notamment désignés à travers des expressions comme « Ils se moquent du peuple » ; l'expression vise en fait à produire la solidarité du "on" et du "nous" (deux termes fréquemment confondus en français) contre les "ils" qui ne font pas partie du peuple.

Les autochtones, les habitants d'un territoire (en grec : *ethnos*) ; le peuple est alors une notion géographique, à tendance scientifique et objective ; le peuple est défini par ses frontières, sa civilisation, sa langue. Mais cette objectivité est seulement de façade parfois : la géographie ne sert que de prétexte à une idéologie de promotion d'une nation, d'une culture, d'une langue ou au contraire de dévaluation de ces mêmes divisions (l'ethnologie est d'abord celle des peuples dits primitifs, inconscients, etc.).

La populace (*ochlos*) est le lieu du danger, parce qu'incontrôlable ; c'est l'absence de structure, de hiérarchie, qui la définit. La populace est rejetée comme dépourvue de sens, de valeurs, par quelqu'un qui n'en fait pas partie mais qui a, lui, du sens et de la valeur et qui craint que la populace ne lui dérobe, ne lui fasse perdre, sens et valeurs (à commencer par ses richesses qui sont ses valeurs).

Le prolétariat, les classes inférieures : ici encore la prétention est d'abord objective (dans le champ de la sociologie cette fois). Ce peuple n'est pas la populace, en ce qu'il est organisé, consciemment ou non, par ses conditions économiques, par ses conditions culturelles... Il entre très rapidement dans cette désignation, nous y reviendrons, une note de valorisation : le "petit peuple", celui "d'en bas" est le lieu de la sagesse, ou au contraire l'objet de la commisération, deux formes opposées de paupérisme.

Le peuple organisé (*démos, politeia*), est l'ensemble constitué des habitants d'un même territoire. Ce territoire peut être de dimensions diverses, depuis la ville (ou Cité) jusqu'à la Nation. Avec ce sens, on entre en politique et on suppose une conscience au moins élémentaire d'appartenance au même groupe, à travers des différences de statut économique. Le peuple en ce sens est depuis Locke et Rousseau le lieu de la souveraineté qui pourra fonder un État.

Le peuple choisi (*laos*) : notion religieuse, après avoir été une notion synonyme de "populace", de "masse". Elle oppose l'encadrement (les acteurs, le gouvernement, les savants, les prêtres) à ceux qui sont encadrés. Mais le peuple devient par sa soumission même le lieu du salut, défini par un choix supérieur, notamment un choix divin : selon la Bible, Dieu a choisi le peuple le plus soumis, le plus asservi, pour en faire l'instrument de salut. Ce sens du terme peuple est évidemment celui qui, parmi les autres, inclut le plus de valorisation positive.

Cet inventaire manifeste qu'à chaque sens est lié un réseau d'autres termes spécifiques avec lesquels chacun entre en résonance et par lesquels il est caractérisé à la différence des autres ; pour n'en citer que quelques-uns : les termes d'ordre/désordre, de culture, de statut économique, de classe sociale, de territoire, de Nation, d'État, d'élection, de salut sont apparentés avec tel ou tel de ces sens de peuple et ainsi le définissent ; nous verrons que c'est dans l'échange de ces termes connotés que se joue l'ambiguïté du terme de peuple.

Mais inversement il existe un socle de termes connotés qui participent toujours (nécessairement ?) à la caractérisation du terme à travers

les différents sens : un socle de termes qui définissent à minima le peuple. D'abord le peuple s'oppose à l'individu : c'est une notion éminemment sociale. Mais le peuple exclut aussi la simple somme d'individus juxtaposés : le peuple est plus qu'une addition d'individus, plus qu'un tas, plus qu'un agrégat : le peuple suppose l'existence d'un collectif. Enfin ce collectif exclut, à son extrême opposée, l'organisation explicite, la hiérarchie promulguée, la structure mise en forme de loi consentie, l'État. L'unité du peuple est implicite, non dite, en voie de se dire, et c'est ce qui la distingue non plus des individus cette fois, mais des corps politiques organisés comme l'État ou l'association, l'Église, etc. Ajoutons qu'à chaque fois le terme est à tendance descriptive, objective, voire scientifique, mais que souvent est surajoutée une dimension de valorisation : en chaque sens, le peuple est un fait mais en même temps une valeur (ou une contre-valeur). Déjà l'ambiguïté apparaît dans ce simple inventaire.

Le mélange des sens

C'est cette ambiguïté qu'il faut maintenant prendre à bras le corps. Déjà, en essayant de distinguer différents sens, en essayant de dégager un noyau minimal de sens, des interférences ont été signalées. Quelles sont, maintenant, les contradictions qui structurent l'usage du terme de peuple ? Pour simplifier la réponse, présentons-la sous forme de paires de sens contradictoires.

Peuple inclusif / peuple exclusif

Je suis dans le peuple, face à des pouvoirs, à des contraintes sociales, pour revendiquer une part des pouvoirs ou une liberté face aux contraintes ; être individu dans un peuple est pour moi source de droits et condition d'existence vraiment humaine.

Le peuple est face à moi, contestataire ; je lui suis extérieur et il me paraît une force violente qui menace ma liberté individuelle ; il est mené par des mouvements incontrôlés et suspects.

Populace / peuple organisé

La populace violente doit être maîtrisée, éduquée, organisée, représentée, parce qu'incapable de s'organiser elle-même, de se former,



dossier Université d'été 2004 : Le peuple impopulaire ?

●●● de parler d'une seule voix cohérente et d'avoir une constance dans la décision ; la populace a au moins besoin de représentants, au mieux de guides (étymologiquement de démagogues : de conducteurs de peuple).

Le peuple organisé est le lieu de la démocratie (pouvoir du peuple, pouvoir au peuple) ; c'est de lui que dépend toute souveraineté, donc toute décision ultime ; il détient en dernière instance la vérité de son sort, qu'il est capable d'exprimer, notamment sous la forme du référendum "populaire".

Peuple sachant / peuple ignorant

Le peuple est déjà informé, il sait quel est son bien et il est nécessaire de le consulter car il sait et est seul à savoir.

Le peuple est ignorant : il faut une avant-garde qui l'éduque et qui lui permette d'exprimer ce qui est essentiel qu'il sait peut-être, mais qui est en lui caché, inné...

Le peuple est à la fois celui qui sait et celui qui est ignorant, celui qui est méprisé et celui dont on doit attendre le salut, celui qui est pétri de déterminismes sociologiques et en même temps norme de la vie politique.

Réalité sociale / notion idéale

Le peuple est une réalité sociale ; il est dominé par des mouvements inconscients provoqués par des besoins à satisfaire ("du pain et des jeux"), par des déterminismes économiques (rapports de production, salariat, etc.) que l'on peut connaître et utiliser pour le manipuler, comme un objet de pouvoir.

Le peuple est une notion politique définissant un idéal, une norme de la vie publique ; il est source et sujet du pouvoir et à ce titre au-delà de tous les conditionnements. Il n'est jamais observable empiriquement, sauf qu'il est pré-supposé dans tous les actes de la vie publique,

comme une volonté générale que l'on constate et dont on prend acte.

Réalité géographique / réalité politique

Peuple comme population définie objectivement par la race, le territoire, la langue, la culture (quatre niveaux d'objectivité prétendument de moins en moins forts).

Le peuple comme lieu d'un consensus politique et lieu d'une Nation et d'un État, dépassant tous les clivages objectifs par un vouloir-vivre commun ; ce sont des valeurs partagées qui structurent ce peuple.

Classe inférieure / classe rédemptrice

La condition économique qui lui est faite avilit le peuple, le cantonne dans l'asservissement, le mépris, l'échec, l'ignorance.

Ce peuple dans son avilissement est la condition du salut : l'expérience même de l'avilissement lui donne les moyens de se sauver (et peut-être de sauver les autres) : l'échec est source d'expérience, de prise de conscience et de salut (le peuple juif en exil, mais choisi par Dieu dans sa bassesse, le prolétariat selon Marx, le peuple allemand après le traité de Versailles en 1918-1943).

Peuple traditionnel / peuple eschatologique (opposition que je dois à une suggestion d'une participante)

Peuple formé par son enracinement dans une terre, dans une tradition, dans une religion, qui lui confèrent une personnalité, des repères... ; peuple défini par son passé.

Peuple formé par une idéal révolutionnaire et une prise de conscience des insuffisances du passé, des progrès à réaliser au nom d'un futur qui rassemble les volontés dans un même idéal.

En conclusion, l'opposition des sens est constante ; mais les sens ne sont pas opposés statiquement ; il y a un glissement constant d'un sens à l'autre : le peuple est à la fois celui qui sait et celui qui est ignorant, celui qui est méprisé et celui dont on doit attendre le salut, celui qui est pétri de déterminismes sociologiques et en même temps norme de la vie politique. On pourrait se plaindre de cette ambiguïté, mais on peut aussi, et c'est ce que l'on va faire, prendre cette ambiguïté comme la raison d'être de la notion de peuple : c'est parce que

l'on peut passer insensiblement d'un sens à l'autre que le terme de peuple a une fonction dans les discours - et peut-être est-ce l'ambiguïté même du peuple qui en fait une notion opératoire, ce qui reste à comprendre : pourquoi avons-nous besoin de dire à la fois que le peuple est désordonné, déterminé sociologiquement, ignorant, mais qu'il est aussi en même temps peuple organisé, lieu de souveraineté et sachant ?

Le peuple comme notion "dialectique"

Le point central est qu'il ne faut pas chercher à quoi, "précisément", correspond le peuple, quelle est la réalité précise visée par ce terme ; il faut se demander à quoi servent la notion et le terme.

Pour le dire, je vais reprendre la liste antérieure d'oppositions afin de montrer en quoi elle structure l'utilisation du terme plus qu'elle ne manifeste de véritables contradictions.

Peuple inclusif / peuple exclusif

Le peuple est à la fois ce qui me permet de revendiquer des droits et ce qui risque de me les ôter. Il y a dans cette opposition un point commun, la reconnaissance implicite que le Droit est lié à la collectivité et non une réalité individuelle : c'est dans un peuple et pour lui qu'un Droit existe, et c'est dans la mesure où je me situe par rapport à lui que je peux avoir part à ces droits. Mais cette dépendance de l'individu par rapport au collectif est risquée : l'insertion dans une collectivité est condition de vie sensée, mais en même temps danger pour la liberté individuelle ; le collectif est en tension permanente avec l'individu et c'est pour gérer cette tension que se crée la dimension proprement politique, gérante du rapport entre collectivité et individu. Le peuple est bien la condition de la vie politique, du fait de cette tension.

Populace / peuple organisé

Cette contradiction structure le "métier" (la vocation) de l'homme politique comme celle de l'éducateur : le peuple est à la fois source de tout pouvoir et de toute vérité, mais en même temps il est incapable de l'exprimer : il faut donc l'aider à accoucher de sa vérité. Leur "métier" est, non pas de donner, mais de permettre, l'expression

et l'organisation de ce peuple, de le faire naître à lui-même. Réciproquement, c'est en se donnant une organisation que le peuple existe (de même que c'est en se donnant une organisation et des statuts qu'une association, un club, une bande prennent conscience de ce qu'ils veulent, de ce qu'ils sont, qu'ils se créent comme collectif et se structurent). Le peuple existe vers (pour) sa structuration, ce qui signifie aussi qu'il n'existe que tant que la structuration n'est pas totalement faite - et dans un peuple vivant, de fait, la structuration (ou l'État) est toujours à refaire. C'est en établissant des lois que le peuple se sent exister. La politique (et l'éducation populaire) est ce qui permet au peuple d'exister comme créateur de ses propres structures, c'est-à-dire comme source du politique.

Peuple sachant / peuple ignorant

Le peuple sait, non pas d'un savoir préexistant qu'il posséderait une fois pour toutes,

mais parce qu'il existe dans la constitution même du savoir qui le concerne. Personne ne peut savoir pour lui quel est son bien ; c'est dans la définition de valeurs qui sont les siennes que le peuple existe. Le peuple se construit dans le jugement sur les valeurs qui sont les siennes, jugement qui ne peut être reçu d'un homme providentiel, qui ne peut être que constitution progressive toujours à reprendre en fonction du changement des conditions de vie et adhésion à un projet autonome. Mais cette constitution du savoir est accueil autant que création : des valeurs sont proposées autour de lui, par les autres peuples, par des cultures différentes, par des hommes politiques - et c'est dans la confrontation à ces autres cultures, pour les juger, que le peuple définit progressivement son propre savoir.

Réalité sociale / notion idéale

Les déterminismes qui constituent le peuple comme réalité sociale l'incarnent dans une condition précise, différente de celle des autres peuples. Le propre de la vie démocratique est de tenir compte de ces conditions sociales : c'est tel peuple avec ses conditions d'existence, ses représentations, ses "désirs", ses formes de violence qui doit se donner un système de loi et se

La politique (et l'éducation populaire) est ce qui permet au peuple d'exister comme créateur de ses propres structures, c'est-à-dire comme source du politique.



dossier Université d'été 2004 : Le peuple impopulaire ?

●●● créer comme État, qui doit parvenir à garder comme norme le peuple idéal. La vie politique n'est pas hors de ces déterminismes, des groupes de pression, mais dans leur prise en compte. Il y a un danger constant de mépris de la politique au nom d'une pureté qui se passerait des déterminismes et des violences, alors que la vraie politique est celle qui se fait de la matière même des déterminismes du peuple. Ici encore, le passage de l'un à l'autre est la tâche que se donne la "démagogie", la conduite du peuple par la politique, l'éducation (populaire) et l'action culturelle : on se sert de déterminismes pour accéder au-delà des déterminismes. C'est l'idéal de la

Il n'y a plus dans le monde moderne de peuple monolithique, mais un peuple qui refait constamment son unité à partir des appartenances nombreuses.

communication (ou la communication idéale) que de constituer le peuple, c'est-à-dire de le "manipuler" pour qu'il ne soit plus manipulable.

Réalité géographique / réalité politique

Les déterminismes territoriaux, linguistiques, culturels etc. existent (cf. Montesquieu) mais ils n'ont pas de sens en eux-mêmes ; ils prennent sens

par leur prise en compte comme valables, comme sensés, comme constitutifs par le peuple, qui se constitue en donnant importance à tel déterminisme géographique. De multiples exemples existent (Liban, Belgique, Kosovo) où le multiculturalisme, la multi-religiosité est à un moment une valeur structurante, puis devient une anti-valeur. Ce qui importe dans la vie d'un peuple, ce n'est pas le déterminisme seul, mais aussi la façon dont ce déterminisme est symbolisé. Le danger des fascismes est de donner l'illusion que le peuple existe en dehors de cette symbolisation, et que le déterminisme seul joue pour constituer le peuple ; la pratique même du fasciste dénonce ce qu'il fait croire : il donne une fonction hyper-symbolique à un seul facteur (race, territoire, etc.), alors que le démocrate aide à prendre conscience de la place de l'interprétation humaine dans la création des symboles. La culture est aussi prise de conscience de cette dimension de symbolisation (partiellement) artificielle.

Cette culture peut être facilitée dans le monde moderne par la "multiplicité" des "géographies" : l'appartenance de chacun des individus à différents groupes peut aider à prendre conscience que le peuple est constitué artificiellement à partir de multiples appartenances (liens du groupe professionnel différents des liens du groupe d'habitat, de loisirs, de religion, de tendance politique, etc.). Il n'y a plus dans le monde moderne de peuple monolithique, mais un peuple qui refait constamment son unité à partir des appartenances nombreuses.

Le danger existe dans le monde moderne que des parties du peuple soient effrayées par cette diversité qui individualise chacun dans le groupe et ne lui garantit plus la sérénité d'une appartenance unique à un peuple monolithique ; on risque alors de chercher à recréer une identité contre la diversité ; ici encore le fascisme se trahit (ou se masque) alors par la tentative de recréation d'une appartenance unique des individus au même parti, à la même religion, au même loisir, etc. Contre cette fausse assurance qui sclérose le peuple en lui ôtant son moteur (la différence), il faut peut-être agir sur les deux composantes du peuple : la diversité doit peut-être être provisoirement limitée, mais surtout la culture populaire doit permettre la prise de conscience que la diversité est constitutive du peuple moderne.

Classe inférieure, classe rédemptrice

Le peuple se constitue autour d'une "prise de conscience" partagée à travers un processus, une histoire qui constituent un ciment et sont source de projets, de responsabilités, d'idéaux en réaction contre les épreuves subies (cf. l'enthousiasme du peuple français pour certaines réformes au sortir de la guerre). Mais ici encore cette "réaction" peut être mal orientée, et les valeurs que l'on se donne peuvent être illusoire, parce qu'uniquement "réactives" et non réfléchies (le nazisme est né des déconvenues de la guerre de 14-18) ; il est parfois trop facile de se croire "peuple rédempteur" chargé d'apporter au monde la vérité. Le fascisme ne peut être évité que si la réaction est réfléchie, médiatisée par une prise en compte de l'histoire, une prise en compte des autres cultures, etc. Une culture doit être populaire en ce que cette forme de savoir historique puisse être partagée et non le seul fait d'élites ; c'est alors seulement que les enthousiasmes réactifs, moteurs nécessaires de l'histoire, peuvent gagner en maturité.

Peuple traditionnel / peuple eschatologique

La 'réaction' contre ce qui existe, la "révolution" n'est pas seulement le refus de la tradition existante ; elle en est aussi la reprise sous une



autre forme. On connaît la réaction de l'adolescent qui s'oppose à la tradition de sa famille, mais qui, dans sa réaction, reprend inconsciemment les valeurs les plus fondamentales du milieu auquel il s'oppose. Il en va de même, sans doute, des peuples qui ne réagissent à la tradition que dans le cadre de cette tradition (on ne fait jamais totalement table rase du passé). La prise de conscience de ce fait caractérise l'adulte par rapport à l'adolescent ; elle caractérise aussi le peuple adulte qui doit se cultiver pour éviter que la réaction ne soit illusion de nouveauté radicale, mais "reprise" de la tradition en une forme corrigée : la culture permet de moins mal maîtriser son histoire.

On a vu le danger permanent qu'il y a – c'est la caractéristique du fascisme – à prendre le peuple pour une réalité stable. Le peuple est un mouvement qui se définit par sa constitution jamais achevée, mouvement entre les différentes tensions qui circonscrivent son champ d'action. Ce mouvement est une réaction, une prise en compte des déterminismes (sociaux, géographiques, historiques...), une prise en compte des diversités inter-individuelles pour en faire un lieu de sens grâce à une symbolisation aussi consciente que possible, pour aboutir aussi à une structuration en entité politique vivante. Le peuple n'existe que dans cette équilibre instable, toujours à refaire, car la géographie, l'histoire, les individus, l'environnement changent. Le peuple est vivant et, comme tout vivant, il doit s'adapter à son environnement. La culture est l'adaptation même à cet environnement ; comme il s'agit de l'adaptation d'un vivant humain et intelligent, cette adaptation passe par la réflexion. La culture populaire est ce qui permet au peuple de s'adapter de façon humaine à son environnement changeant, sans se croire jamais arrivé.

Jean-Michel Vienne* ■

*La culture populaire est ce qui permet
au peuple de s'adapter de façon
humaine à son environnement
changeant, sans se croire jamais
arrivé.*



* Jean-Michel Vienne a enseigné à l'Université de Nantes, en particulier dans le cadre de la formation de travailleurs sociaux. Son travail de recherche porte sur la philosophie anglaise (traductions et publications sur John Locke).

Le jour où le peuple prendra place parmi les urgences

* Arlette Farge est historienne, co-productrice des *Lundis de l'Histoire* sur France Culture. Parmi ses derniers ouvrages : *Le Bracelet de parchemin : l'écrit sur soi au XVIII^e Siècle*, Bayard, 2003, *L'Histoire des femmes en Occident* (vol. 3, dir.), Perrin, 2002.

Le corps du travailleur n'intéresse pas l'employeur, c'est chose dite. Mais la rentabilité du corps du travailleur est tout à fait pensée, elle est planifiée et fait l'objet de recherches avancées et de technologies possibles. Pourquoi cette étrange séparation ? Il faut peut-être simplifier, mais pourtant il faut comprendre que depuis longtemps, du XVIII^e au XX^e, avec un XXI^e siècle particulièrement pesant en ce domaine, le peuple est de toute façon impopulaire. Ce n'est ni un jeu de mot, ni une facilité rhétorique, mais une réalité.

Oui, le peuple est impopulaire, déjà dans la propre représentation qu'il se fait de lui-même. Qui aimerait dire, sans une certaine provocation ou résignation, qu'il est du peuple, celui qu'on dit "d'en bas" aujourd'hui ? Et même si le Premier ministre Raffarin ne cesse de dire qu'il se préoccupe de la France d'en bas, tout le monde pressent que cette acception "d'en bas" est inadmissible et que personne ne tient, peu ou prou, à en faire partie.

Peut-être faut-il remonter au XVIII^e siècle : à cette époque, il n'était pas besoin de dire que le peuple était "d'en bas" puisqu'il était caractérisé par le mot "imbécile", c'est-à-dire faible et sans raison. De là, voit-on bien l'héritage incertain qui pèse sur nos épaules.

Impopulaire, le peuple le fut au XVIII^e siècle, bien sûr, mais aussi après la Révolution, au moment de l'industrialisation. A cette époque, il n'avait pas pour synonyme l'adjectif "imbécile", mais il était le symbole même de la dégénérescence et du vice. Bien entendu, les usines fonctionnaient grâce à lui, mais ce travail si dur que l'ouvrier cherchait à compenser par distractions et parfois ivresse n'était pas reconnu comme une qualité. L'état de pauvre, de peuple et d'ouvrier devenait l'état même de l'hébétude, du manque d'hygiène, de la souillure, de la débauche et de la dégénérescence.

Tout ceci laissa de profondes



Le peuple est impopulaire, ce n'est plus parce qu'il serait couvert de fautes, de vices, de mauvaises intentions. Peut-être même est-ce plus grave ? Voici le peuple si impopulaire qu'on ne prononce plus son nom, qu'il est effacé du vocabulaire. Comme par magie. Rien de plus impopulaire que de prononcer le mot peuple ou même celui de "classes populaires". Si jamais, en cours, en conférences ou en séminaires ce mot est prononcé, un frémissement parcourt l'assemblée ; qui donc est si archaïque et dépassé pour parler encore de cette réalité-là ? Comment énoncer : "oui, le peuple existe, les ouvriers sont six millions" sans être taxé de populisme, d'ancienneté, sans être mis au rebut pour être décidément resté si en arrière. Devant cette opposition si forte, cette dénégation si actuelle, cette euphémisation du vocabulaire, il faut beaucoup de ténacité, ainsi qu'une nouvelle croyance dans un monde politique qui saurait dire enfin qu'il a affaire à un monde divisé, hiérarchisé socialement, et que c'est bien de cette séparation et sur cette division qu'il va réfléchir puis agir. Le peuple dit impopulaire ne pourra parvenir à sa dignité que si quelque part il redevient "populaire", c'est-à-dire si, soudain, il prend place parmi les urgences, et s'il secoue le libéralisme ambiant de son béat sommeil enivré.

La tâche est sans doute longue, mais elle est possible. Rien n'est définitif et l'histoire est imprévisible. Comment ne pas penser qu'un jour, peut-être, le peuple lui-même saura prendre en charge sa propre dénomination sans la laisser être confisquée par autrui.

Arlette Farge

Comment énoncer : "oui, le peuple existe, les ouvriers sont six millions" sans être taxé de populisme, d'ancienneté, sans être mis au rebut pour être décidément resté si en arrière.

Le peuple instrumentalisé

Chronique de *L'illusion populiste*¹ de Pierre-André Taguieff²

Le "peuple" relève d'une grande diversité de sens selon les contextes historique, politique et géographique ainsi qu'en fonction de l'identité de ceux qui l'emploient.

Du latin *populus*, le mot peuple est généralement utilisé aujourd'hui pour désigner trois cas de figure : un ensemble d'hommes et de femmes composant un pays ou une nation, la partie la moins favorisée d'une société et enfin un ensemble de gens formant une foule ou la populace.

Ainsi, le peuple peut très bien nommer un ensemble de citoyens organisés. Dans ce cas, le terme peuple (nation, entité spécifique) tend à souligner une "vertu collective". Le peuple est, selon le dictionnaire, composé d'un ensemble d'être humains vivant en société, habitant un territoire clairement défini et ayant en commun une culture, un certain nombre de coutumes et d'institutions.

Mais le peuple peut aussi, en fonction des situations, notamment lors de moments historiques conflictuels, pré-insurrectionnels, révolutionnaires ou de métamorphoses sociales (comme ces dernières années en Europe), faire référence aux plus humbles et miséreux, c'est-à-dire à la plèbe voire aux gueux. Ici, le peuple apparaît alors comme pathogène, potentiellement violent, irrationnel et dangereux.

Quoi qu'il en soit, dans ce contexte polysémique, au sein de la modernité où les notions d'individu et d'égalité sont devenues des valeurs nodales, que l'on considère le "peuple" dans sa dimension "totale" (*populus*) ou populaire (la plèbe), celui-ci est la cible privilégiée de tentatives d'instrumentalisations politiques, démagogiques, mythologiques, voire racistes, notamment lorsque le peuple est considéré comme un fait de nature immobile plutôt que l'expression de faits culturels en mouvement permanent.

C'est justement, pour faire face à des dynamiques mortifères et penser la complexité politique du peuple et son utilisation stratégique (appel ou rejet) que Pierre-André Taguieff nous invite dans son livre sur *L'illusion populiste* à définir politiquement - dans un langage acerbe, quelquefois méchant et blessant pour rompre volontairement avec le "politiquement correct" - ce que signifient actuellement les mobilisations "populistes" ou "national-populistes" au sein de la société d'information dans un environnement

politique caractérisé, « en Europe, par la poussée électorale des partis anti-système ».

Au cours de l'histoire politique française, « on observe, souligne Taguieff, une oscillation entre la diabolisation et l'angélisation » du peuple. D'un côté, des démagogues de droite et de gauche flattent le peuple considéré comme bon et victime des puissants et des riches mondialisés et cosmopolites. D'un autre côté, des puissants, des riches et une partie de l'élite intellectuelle assimilent le peuple au prolétariat, voire au sous-prolétariat et aux pauvres jugés incultes et imprévisibles ; le peuple incarne alors « sa figure négative, celle des classes jugées plus dangereuses que laborieuses »³ qu'il s'agit de neutraliser.

Sortir du sens commun

Au-delà du cadre hexagonal, face à la montée en Europe, ces dernières années, du vote national-populiste ou plus exactement des "partis anti-partis" ou "anti-système"⁴ (défense de l'identité nationale, xénophobie anti-immigrés, rejet de l'Europe et de la mondialisation souvent sur un mode antisémite), Pierre-André Taguieff nous invite à sortir d'une dénonciation morale, essentialiste et globalisante de ces phénomènes bien souvent renvoyés à des expressions repoussoirs, déshistoricisées et utilisés pour faire peur comme "fascisme", "racisme" et "xénophobie".

Pour Taguieff, « Les usages récents du mot "populisme" semblent avoir pris le même pli que ceux de "fascisme" et de "nationalisme" dans le langage ordinaire : le suremploi polémique a fait de ce terme une étiquette disqualificatoire et un opérateur d'amalgame permettant de stigmatiser, en rassemblant abusivement, un certain nombre de phénomènes sociopolitiques ou de leaders jugés détestables ou redoutables par celui qui les dénonce. »⁵

Il est nécessaire de dépasser ces "illusions consolantes" faussement explicatives et rationnelles des phénomènes populistes caractérisés par l'instrumentalisation du terme "peuple" idéalisé et dénoncé. Effectivement, en utilisant la thèse de la "résurgence du fascisme", « on

1- P-A. Taguieff, *L'illusion populiste. De l'archaïque au médiatique*, Paris, éd. Ber international, 2002.

2- Philosophe, politologue, historien des idées et spécialiste du racisme et de l'antisémitisme, P-A. Taguieff est directeur de recherche au CNRS (Cévipof) et enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris.

3- Ibid., p. 9.

4- Par exemple, en France, le 21 avril 2002, le leader national-populiste Jean-Marie Le Pen fait 17,79% des suffrages au second tour de l'élection présidentielle.

5- Ibid., p. 39.



dossier Université d'été 2004 : Le peuple impopulaire ?



●●● réduit l'inconnu au bien connu faisant ainsi l'économie d'un grand effort intellectuel »⁶ et pourtant nécessaire. Dans ce cadre, d'après Taguieff, le réveil de l'antifascisme dénonçant cinq millions de fascistes ayant voté Le Pen peut ressembler à « un carnaval des "ringards" du "fascisme" ou du "néo-fascisme", dénoncés par des "antifascistes" d'outre-tombe, en version "anar" ou "caviar" »⁷.

Pour Taguieff, « la "guignolisation"⁸ de la vie politique française n'est pas étrangère à la montée des extrêmes, celle des jeunes en particulier, elle n'est donc pas étrangère à la montée des extrêmes du côté lepéniste comme du côté "trotskiste", ces deux formes concurrentes du populisme prolétarien, dont

la vulgate "antimondialisation" constitue le moteur commun »⁹.

Revenir à l'analyse politique

Ainsi, la montée des extrémismes politiques est soit démonisée, soit tournée en dérision. La mode est au « mépris de tous par tous » et à l'esthétisation du cynisme et d'une certaine forme de nihilisme politique. Taguieff cite ainsi une formule de Carlyle qui paraît bien au goût du jour : « Je vomis les classes dirigeantes et les classes dirigées me dégoûtent »¹⁰. Dès lors, pour Taguieff, « les postures sont prévisibles : face à un événement tel que la percée électorale de Le Pen à l'élection présidentielle en 2002, ceux-là ricanent, ceux-ci condamnent. Or, ce qui importe, c'est d'expliquer et, si possible de comprendre »¹¹.

Comment donc interpréter la montée dans plusieurs pays d'Europe (Autriche, Italie, Belgique, Suisse, Danemark, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Hongrie, Roumanie, Allemagne...) depuis les années quatre-vingt de "partis anti-partis" venant ainsi rompre les clivages traditionnels entre la gauche et la droite, les travaillistes et les conservateurs, les libéraux et les conservateurs, les sociaux démocrates et les libéraux, etc. ?

Dans l'ensemble de l'Europe, ces formations

politiques ont des points communs : « ces mouvements ou ces partis politiques, en conflit plus ou moins radical avec tous les autres, sont dirigés et incarnés ordinairement par des tribuns télégéniques, situés hors des catégories balisées du binarisme en cours dans le système politique. Figures de sauveurs autant que de vengeurs, qui se signalent et s'imposent par leur discours politiquement incorrect, lequel séduit par sa force provocatrice, tranchant sur le mélange de moralisme et de technocratie dont est fait le langage des "élites communicantes" »¹².

Au "ni droite ni gauche", ces démagogues développent de nombreuses idées souvent contradictoires : libéralisme économique et nationalisme ethnique ; libre échangeisme et protectionnisme ; xénophobie anti-immigrés et défense de l'Etat-providence ; rejet des élites et peurs identitaires ; refus de la classe politique nationale classique et de la classe "expertocratique" transnationale ; anti-fiscalisme et inquiétudes sécuritaires.

Quoi qu'il en soit et malgré le mélange d'archaïsme et d'exploitation médiatique de ces leaders, « dans tous ces mouvements ou ces formations l'on peut voire l'émergence d'une extrême droite modernisée, littéralement post-fasciste et non plus néo-fasciste. Les votes en faveur de ces partis hautement personnalisés sont des votes de rejet et de rupture, des votes anti-système. Des votes de protestation sans espoir, plutôt que des votes d'adhésion. »¹³.

Pour Taguieff, « ce qui menace le système politique des démocraties libérales/pluralistes, c'est la possible alliance des exclus, des déçus et des vaincus »¹⁴ soit par le vote extrémiste, soit par l'abstention. Ainsi, il est salutaire de rappeler que les violences racistes et antisémites ne sont pas le fait seulement des milieux d'extrême droite en France. Beaucoup de violences anti-juives sont produites par des jeunes issus de l'immigration eux-mêmes très souvent victimes de discriminations ethniques¹⁵.

Les votes nationaux-populistes sont également des votes anti-mondialisation. La mondialisation est en effet perçue comme un facteur d'insécurité majeur :

- les flux migratoires ont des effets négatifs sur les phénomènes d'insécurité dans les grandes villes et dans les zones périurbaines. En fait, l'immigration est à la fois perçue comme un facteur important d'insécurité et de délinquance - notamment de la part des jeunes d'origine étrangère - et comme une cause centrale de la perte d'identité que vivent les nationaux ;
- la mondialisation est également perçue comme "sauvage" d'un point de vue économique

6- Ibid., p. 12.
7- Ibid., p. 13.
8- L'emploi de ce terme fait référence à une émission de télévision très célèbre en France diffusée sur la chaîne « CANAL + » où depuis quinze ans, les hommes politiques sont caricaturés en marionnettes.
9- P-A. Taguieff, op. cit., p. 13.
10- Ibid., p. 13.
11- Ibid., p. 14.
12- Ibid., p. 14.
13- Ibid., p. 14.
14- Ibid., p. 15.
15- Cf. P-A. Taguieff, *Prêcheurs de haine*, Paris, éd. Mille et une nuit, 2004.

car « elle produit une accélération/restructuration dont la résultante vécue est le chômage et la précarisation de l'emploi »¹⁶.

Des faits reconnaissables

Néanmoins, le populisme se caractérise par un "noyau dur" : c'est l'appel démagogique au peuple faisant « appel à l'affectivo-imaginaire en l'homme, plutôt qu'aux facultés intellectuelles de l'animal doué du logos »¹⁷.

La plupart des études savantes sur le populisme rapportent que l'un de ses aspects fondamentaux est « la mobilisation du "peuple" (foules, masse, publics, opinion) contre l'establishment politique et intellectuel »¹⁸. Par ailleurs, chaque forme de populisme est spécifiée par un cadre national et un moment historique précis. Ainsi, il existe actuellement le "télépopulisme", « phénomène socio-politique façonné par les nouvelles technologies de l'information et de la communication »¹⁹.

En définitive, le populisme est intimement lié à la notion de peuple idéalisé. Dès lors, Taguieff pose ces questions : « ne peut-on, plus largement, faire l'hypothèse que le populisme est quelque chose comme la démagogie propre à l'âge démocratique, qui, se confondant avec l'époque "moderne", suppose le sacre du "peuple" (people, narod, volk, pueblo, popolo, etc.), et/ou le respect inconditionnel du principe de la "souveraineté du peuple" ? Il s'ensuit que le populisme semble inconcevable sans référence à l'idée de souveraineté populaire et/ou nationale. »²⁰.

« Mais si le populisme implique d'idéaliser ou d'absolutiser le "peuple", de quel peuple s'agit-il ? Du peuple-classe, du peuple-nation, du peuple-ethnie ? »²¹

Dans tous les cas, pour Taguieff, « en tant que terme péjoratif, "populisme" constitue une catégorie polémique qui fait pont entre deux systèmes distincts : d'une part, le nationalisme et la politique des identités ; d'autre part, la démagogie et la manipulation de l'opinion, de l'information, de la communication. L'appel au peuple constitue en effet le geste commun d'une mobilisation nationaliste et d'un acte ou d'une entreprise démagogique. »²².

En effet, le populisme peut aussi être défini comme un style politique. Il est ainsi intéressant de noter que « le populisme ne s'incarne ni dans un type défini de régime politique (une démocratie ou une dictature peuvent présenter une dimension ou une orientation populiste, avoir un style populiste), ni dans des contenus idéologiques déterminés (le "populisme" ne saurait être considéré comme une grande idéologie parmi d'autres : il peut s'ajouter à n'importe

laquelle d'entre ces dernières, les colorer, les nuancer ou les durcir, leur conférer une cible ou une orientation). »²³.

Dès lors, on peut mettre en évidence la continuité du populisme dans ses différentes figures politiques²⁴ (nationaliste, socialiste, islamiste) et agraire²⁵. Dans toutes ces situations, le populisme contribue, d'une part, à dévaloriser les élites traditionnelles (syndicats, bureaucrates, fonctionnaires) qui sont les intermédiaires entre les masses et les dirigeants et s'affirme, d'autre part, en tant que victime de puissances cosmopolites. Pour les populistes, il s'agit alors de réaffirmer une nouvelle classe d'intermédiaires mais cette fois légitimée par eux.

Une communauté de citoyens éclairés

Dans un contexte de métamorphose socio-politique (affaiblissement des Etats-nations, mondialisation économique) les réactions populistes (de droite ou de gauche), autrement dit l'appel au "peuple", sont pour Taguieff une manière antipolitique de faire de la politique. « Le temps du populisme est un temps mythique et l'action populiste relève de la magie politique »²⁶, donc de la démagogie. Face à cette tentation populiste Taguieff en appelle donc à une "éthique de responsabilité" pour préserver la démocratie pluraliste. Cependant, le pluralisme politique ne se résorbe pas dans une "gouvernance consensuelle". Idéalement, il faut que les débats politiques nécessairement conflictuels entre la droite et la gauche s'exercent véritablement et démocratiquement. En outre, face aux acteurs sociaux et politiques célébrant la démocratie participative, Taguieff rétorque que la démocratie représentative (même imparfaite) n'a pas à être détruite pour qu'advienne une utopique démocratie post-représentative, tout simplement parce que la démocratie représentative peut s'améliorer elle-même. Le civisme démocratique est en effet autocorrectif. Finalement, Taguieff rejoint les croyances des fondateurs des mouvements d'éducation populaire : « pour que le peuple se gouverne lui-même sans dériver vers la tyrannie du plus grand nombre, il faut et il suffit qu'il devienne une communauté de citoyens éclairés. »²⁷ Pour combattre les populismes, préserver la démocratie menacée par l'emprise du marché et la tentation communautariste, il s'agit alors de réaffirmer des principes républicains et de favoriser une méthode de formation au "métier de citoyen".

On peut être en désaccord avec les propositions politiques "hyper-républicaines" et légitimistes de Taguieff pour faire face au populisme égale-

16- P-A. Taguieff, 2002, op. cit., p. 15.
17- Ibid., p. 21.
18- Ibid., pp. 26-27.
19- Ibid., p. 29.
20- Ibid., p. 31.
21- Ibid., p. 31.
22- Ibid., p. 40.
23- Ibid., p. 80.
24- Le populisme politique est un ensemble d'attitudes, d'activités et de techniques fondé sur un appel au peuple. Ce type de populisme est lié à la mobilisation des masses.
25- Le populisme agraire est un ensemble de doctrines et de mouvements radicaux qui s'intéressent aux intérêts des paysans et des petits fermiers. Ce type de populisme, historiquement développé aux Etats-Unis et en Russie au XIX^e siècle, trouve sa source dans la modernisation économique.
26- P-A. Taguieff, 2002, op. cit., p. 175.
27- Ibid., p. 178.



ment analysé par Michel Wieviorka comme une réponse fusionnelle aux mutations sociales²⁸. Mais, en définitive, son analyse exigeante et pédagogique²⁹ a au moins le mérite de montrer que ce terme, désormais devenu repoussoir, ne doit pas masquer une co-responsabilité individuelle et collective vis-à-vis de l'expansion contemporaine d'un processus réellement inquiétant pour la démocratie et la liberté de chacun. Les populistes ne sont effectivement pas forcément les autres³⁰. Il nous faut également prendre garde aux idées élitistes et essentialistes qui, sous prétexte de dénoncer le populisme, cachent, dans la pratique, la crainte des dominants vis-à-vis du peuple considéré sous l'angle unique de la populace. En effet, au XIX^e siècle les classes dirigeantes cherchant à maintenir leur pouvoir exprimaient leur peur des "rouges"³¹ ou des "races dégénérées"³² en tentant de trouver des solutions de pacification, notamment par le traitement de la "question sociale". On peut se demander si, au début XXI^e siècle, la crainte du "choc des civilisations" et des peuples "barbarisés" (les habitants du tiers-monde, les populations de tradition musulmane, les habitants des banlieues périphériques ghettoïsées d'Occident...) communiquée par les classes dominantes mondiales, ne dissimule pas en réalité leur forte appréhension devant la remise en cause de l'ordre établi par des acteurs populaires qui mobilisent une multiplicité de logiques subversives pour changer leur condition de "dominés".

Manuel Boucher

28- Cf. M. Wieviorka, *La démocratie à l'épreuve*, Paris, éd. La Découverte, 1993, p. 160.

29- Cf. P-A. Taguieff (dir), *Le retour du populisme*.

Un défi pour les démocraties européennes, Paris, éd. Universalis, 2004.

30- Aujourd'hui, on peut constater qu'en France, dans un contexte de mondialisation et d'augmentation du sentiment d'insécurité sociale, civile et culturelle, les arguments populistes sont mobilisés par une diversité d'acteurs se situant à différents niveaux politiques et sociologiques :

- à droite, des petits employés, des commerçants, des ouvriers et des personnes précaires sont tentés par le leader "national-populiste" Le Pen et plus généralement, par un retour à l'autoritarisme (traitement sécuritaire des questions sociales, retour à l'Etat gendarme) ;

- à gauche, un ensemble de personnes, de mouvements et de partis participe au renouvellement du populisme agraire et du populisme anti-impérialiste ou même à l'émergence d'un "populisme altermondialiste" ;

- au sein de la population immigrée ou d'origine étrangère, des personnes "déclassées" et/ou "acculturées" qui ne sont plus des ouvriers (perte de la conscience de classe) mais davantage des "exclus" ont un fort sentiment de frustration (victimes des discriminations et de la stigmatisation) et sont séduites par une sorte de "populisme islamiste" ou "néo-communautaire".

31- Cf. D. Lejeune, *La peur du "rouge" en France*, Paris, éd. Belin, 2003.

32- Cf. P-A. Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, éd. Mille et une nuits, 1998.

Le peuple

Nous étions une dizaine et, comme le plus souvent à Peuple et Culture, venant d'horizons très divers, réunis pour confronter nos analyses, partager nos interrogations, chercher les chemins pour mieux agir... Nous avons apprécié les témoignages et les réflexions de Rémi, syndicaliste de Loire Atlantique, que nous avons invité : les conditions des salariés et précaires font partie de son travail quotidien et il est aussi engagé dans une démarche de rencontre entre syndicalistes et acteurs culturels.

Qui est donc, aujourd'hui, ce Peuple des Travailleurs ?

Le Peuple des Travailleurs, avec des majuscules : celui de la société industrielle des XIX^e et XX^e siècles, ce Peuple riche de récits collectifs, de luttes, de pages d'histoires, de conquêtes sociales... Qui est-il aujourd'hui ? Nous connaissons mal les travailleurs non salariés, artisans, commerçants, les travailleurs à leur compte qui ne sont pas toujours dans ce haut du panier qu'on nomme "les professions libérales"... Sauf les paysans, dont une forte parole est portée dans Peuple et Culture même par l'association Accueil Paysan. Parmi les travailleurs salariés, nous avons distingué trois grandes catégories. Un premier ensemble comprend les salariés inscrits dans les droits sociaux issus du XX^e siècle. Ils sont en CDI, sur des métiers repérés par des conventions collectives, des filières de formation, ils ont accès à la formation continue, aux Congés Individuels de Formation. Ils sont de plus en plus touchés par les mutations, les délocali-

des salariés et des précaires

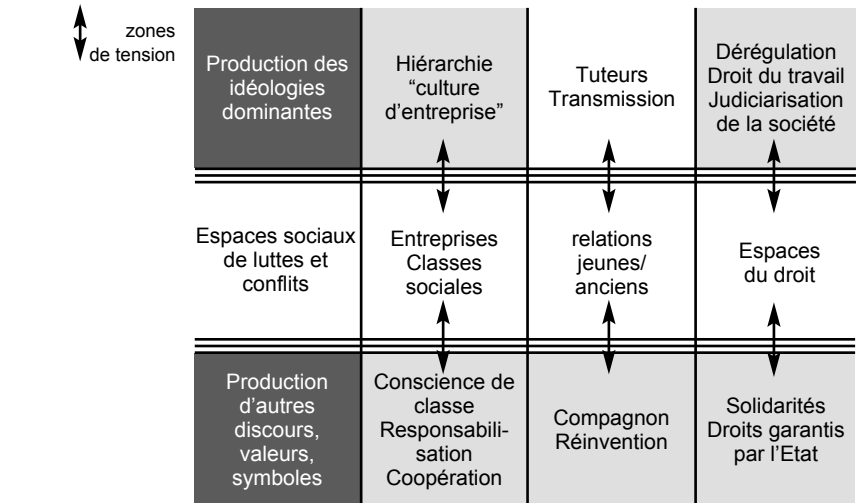
sations, etc. Un autre ensemble comprend les travailleurs précaires : intérimaires, saisonniers, temps partiels non choisis, les retraités aussi.

Et puis il y a les "sans", privés de travail, sans papiers, sans droits, les "bénéficiaires de minima sociaux et de la solidarité nationale", quelle expression, tout un programme... (voir schéma)

Et nous-mêmes, comment parlons-nous de ce Peuple ? En parlons-nous de l'intérieur, avec un NOUS franc ? Ou s'agit-il d'un "On accompagne des personnes", de l'extérieur, un "ON" prétexte et refuge pour ne pas s'engager ? Et de quel peuple parlons-nous, un Peuple ou des Peuples ? Est-ce un discours sur, ou une pratique avec et au cœur du peuple même ? Ne sommes-nous pas de ces classes moyennes qui, comme on l'a vu dans le documentaire sur le Vénézuéla, sont dans l'incapacité de s'inscrire dans le Peuple ?

Le Peuple : une parole en acte ?

Le Peuple est d'abord par sa capacité à produire, sans relâche et en actes, de la parole, une parole différente de celle du discours dominant. Où sont, dans la société française, ces lieux où les acteurs produisent cette parole différente, des mots, des actes, des symboles portés par des valeurs alternatives ? Il semble qu'il y a en France quantité d'espaces sociaux où se construit cette vision alternative du monde. Par exemple dans les entreprises, parlera-t-on d'organigramme et de hiérarchie, ou d'équipe coopérative et de partage des tâches ? Dans le monde de la fracture



sociale, s'agit-il de performance individuelle et de culpabilisation, ou de responsabilité personnelle et de droits collectifs à défendre ? Dans les innombrables espaces d'initiatives associatives, culturelles, en ville, dans les quartiers, comme en milieu rural...

Mais nous n'avons pas une conscience collective de ces paroles de résistance, elles sont dispersées en mille lieux, elles surgissent parfois, envahissent un bref temps la rue et les journaux, puis elles sont à nouveau perdues, noyées dans les flux médiatiques, éclatées, divisées... Cette parole ne devient pas un contre-pouvoir durable, une force de transformation des systèmes politiques et économiques. Tous, nous assistons au démantèlement des services publics de base, EDF, la Poste, France Télécom (qui se souvient des PTT ?...) et nulle contre-proposition n'est défendue... Savons-nous résister à la dérégulation du travail, à la multiplication des "travailleurs pauvres"...

Face à ce tableau d'ensemble un peu maussade, que pouvons-nous faire, militants de l'éducation populaire ?

- notre métier de militant cultu-

rel, c'est la culture, la production d'une culture alternative qui fasse sens, construite dans des pratiques : comment participons-nous à produire cette parole du Peuple ? Dans quels espaces sociaux sont nos engagements ?

- savons-nous interpellier les politiques, concrètement ?

- nous revendiquons l'autonomie de l'action culturelle, mais savons-nous prendre le temps de faire les nécessaires alliances, pour rencontrer les femmes et les hommes des syndicats, des autres mouvements associatifs, des partis politiques, tous ceux qui œuvrent pour que cette parole du Peuple soit force de transformation ?

Bon. Il y a du pain sur la planche. Et nous n'avons pas eu le temps d'explorer les espaces de la mondialisation... Et si, pour commencer simplement, nous ouvrons le dialogue au sein de Peuple et Culture avec ceux d'entre nous, militants d'éducation populaire, qui sont aussi élus dans leurs communes ou engagés dans des syndicats ou des partis politiques ?

Jean Rémi
Durand Gasselini

L'éducation populaire à l'aune de l'Europe

L'Université d'été de Peuple et Culture nous a confirmé que le thème de l'Europe est un non lieu dans la vie quotidienne et dans la sociabilité des gens.

Au fil des jours, le petit nombre d'inscrits à l'atelier "Prospective sur l'Europe des peuples" s'est rétréci comme une peau de chagrin. "Heureusement" l'autre thème international "Citoyens du monde" a aussi fait un flop et ses organisateurs Jean Gondonneau et Eloïse Giovannelli ont eu la gentillesse de renforcer nos rangs.

Nous avons relevé deux raisons pour expliquer ce relatif échec des thématiques "internationales".

Pour la plupart des participants de l'Université d'été avec lesquels nous avons discuté, le thème de l'engagement pour l'Europe n'est pas ressenti comme un sujet pertinent d'éducation populaire.

Notre approche par la "citoyenneté" est considérée comme faisant le jeu de l'individualisme. De plus, le citoyen est toujours culpabilisé, car ce qui ne va pas est de sa faute. A l'approche citoyenne est opposée celle de "peuple". Le peuple est collectif. Faire partie du peuple, c'est faire partie des opprimés, ce qui n'est pas le cas de la catégorie des citoyens.

Mais nous ne nous sommes pas découragés et, lors de notre atelier, nous avons renoncé à la tentation d'opposer un scénario de l'Europe sociale du/des peuple(s) à un scénario de l'Europe libérale du citoyen. A la place, les participants à l'atelier ont proposé deux desins sur le futur européen : le premier a révélé un Européen enraciné dans son terroir et le second un Européen tirant pleinement profit des nouvelles technologies et des rencontres des cultures. Nous avons ainsi développé deux visions populaires de l'Europe 2020 par deux collages et deux récits d'une journée type d'une famille dans chacun des scénarios.

Mais, pour la plus grande surprise des animateurs de l'atelier, les deux visions de l'Europe du peuple (ou des peuples) se sont avérées tout aussi contraignantes, normalisantes, voire autoritaires. Cela montre qu'il y a beaucoup à faire pour développer l'imagination en matière de futur souhaitable. Ce constat est à mettre en relation avec notre ressenti lors des discussions collectives à l'Université. A partir de là, trois idées et trois questions se dégagent.

Face à ce côté extrêmement polymorphe de la notion de Peuple nous étions souvent perplexes et nous nous demandions en quoi une notion aussi floue pouvait favoriser l'engagement. Pourquoi devrions-nous toujours penser le Peuple divisé en classes favorisées et défavorisées à l'égard de leur émancipation ? Ne sommes-nous pas confrontés aujourd'hui à des groupes sociaux à fort capital culturel et faible capital matériel assez engagés dans les associations contestataires tandis que leur alter-ego (les employés moyens, les jeunes, les parents...) est ignoré par ce même monde associatif. Le déclin de la contestation n'est-il pas dû aussi au refus de modernisation et au manque « d'ouverture » du monde associatif ?

Il n'est pas facile de distinguer, dans la référence à la notion de Peuple, au service de quelles couches sociales sont les militants de Peuple et Culture. On aurait tendance à considérer qu'ils sont au service de ceux qui leur ressemblent. Il n'est pas non plus facile de distinguer les objets de militances d'éducation populaire qui émergent de la notion de Peuple. Avec quelles forces ou pour quels combats les adhérents de Peuple et Culture agissent-ils ? Parmi ces forces potentielles il nous paraît que Peuple et Culture doit s'interroger sur ce que signifie le peu d'intérêt que revêt la dimension européenne de l'action.

Enfin, nous avons vécu les discussions à Peuple et Culture de façon un peu décalée par rapport à la réalité sociologique de la société d'aujourd'hui. La plu-

Europe Citoyenne

Un remède pour imaginer l'avenir de l'Europe pour mieux en être acteur et ne pas laisser l'élite politique et économique en décider

Europe Citoyenne est un groupe né du constat que l'Europe institutionnelle et économique est importante mais qu'elle ne donne pas l'envie d'être acteur de son développement. Il y a eu l'Europe des fondateurs, celle des bâtisseurs, il faut maintenant l'Europe des visionnaires. C'est pourquoi nous avons choisi de construire des démarches et méthodes pour aider les citoyens, et d'abord nous-mêmes, à développer leurs propres visions de l'Europe de demain. Nous nous comportons ainsi en conducteurs prudents qui ont pleinement conscience que plus on va vite, plus loin doivent porter les phares. Notre méthode, notre programme et nos travaux sont présentés sur notre site Internet : « www.europecitoyenne.fr.fm »
Contact : europecitoyenne@fr.fm



En quête de Caliban, parcours de lecture

part des individus ont pris goût à pratiquer la "politique de vie" (life-politics, selon le sociologue Antony Giddens). C'est-à-dire : choisir leur métier, leur mode de vie, leur type de relation et de famille en fonction de leurs propres valeurs et envies et non plus en fonction de leurs appartenances à une famille, à une religion, à une classe sociale, à une orientation politique. Ainsi les individus n'hésitent pas à cumuler les identités au gré des situations de vie qui se présentent à eux. La notion juridique et militante du citoyen tient compte de cette nouvelle liberté et du morcellement de nos vies. Et dans cette nouvelle vie, l'Europe (l'international) devrait occuper une place de plus en plus importante, car c'est elle qui transforme actuellement le plus nos sociétés nationales pour le meilleur (émancipation du citoyen) et pour le pire (libéralisme économique). Alors, sous quel angle la question de la construction de l'Europe peut-elle intéresser un mouvement d'éducation populaire ? Comment un espace politique comme l'Europe pourrait-il servir les objectifs de l'éducation populaire ? L'espace public européen, n'est-il pas en soi un objectif d'éducation populaire ?

Suite à ces constats nous croyons qu'il est important de développer un militantisme ouvert à tout type de citoyen et qui rend chacun acteur de la construction d'un nouvel espace collectif.

Jean-François Claude
Manfred Ertl ■

En 1623 (pour la publication), William Shakespeare invente dans sa dernière pièce, *La tempête*, un personnage qu'il nomme Caliban (ce qui sonne un peu comme cannibale), inspiré des "Indiens", en fait les peuples dits "sauvages", observés avec curiosité et défiance, anéantis et colonisés lors des grandes explorations occidentales. *La tempête* relate, entre autres, un rendez-vous (manqué ?) entre Caliban et le magicien et savant Prospero (Prospérant ?). Celui-ci va renoncer, devant les spectateurs, à toute action pour changer le monde, qu'il s'agisse de l'enchanter ou de le gouverner, tandis que Caliban demeure seul sur son île.

La rencontre entre Intellectuel et Peuple Caliban, quand elle a lieu, est marquée par des fascinations réciproques, des récupérations, des haines, mais aussi par des solidarités, des espérances, des combats communs. C'est peut-être pour tout cela que la postérité mythique de Caliban ne s'est pas éteinte. Récemment, un jeune auteur argentin, Leopoldo Brizuela, dans un conte allégorique foisonnant et lyrique, *Angleterre, une fable* (José Corti, 2004) imagine un retour vers Caliban, sur la terre de Patagonie, pour retrouver une langue originelle ; et dans le film de Arnaud Desplechin, *Rois et Reine*, les deux anges - démons psychiatriques, gardiens musclés et inquiétants de l'"état mental", se nomment Caliban et Prospero.

Au cours de l'atelier, nous avons rédigé des écrits, que nous avons confrontés, afin de mettre en regard nos points de vue initiaux et nous avons "buti-

né" des textes mettant en scène des figures multiples, voire contrastées, du peuple.

Soit : 2 "pioches" dans des ouvrages que nous avons sous la main, 3 lectures à voix haute, 2 cartographies en deux sous-groupes, et maintes discussions à deux fois trois, puis, ensemble, à huit, enfin un montage de citations que nous avons présenté en fin d'université d'été.

Dès la première pioche et, vu le temps imparti, nous avons ébauché deux cartographies possibles pour ce thème, représentant deux possibilités de parcours : une ascension conquérante de la démocratie d'une part, la navigation dans un ciel ensoleillé mais obscurci par quelques nuages d'autre part. Le tout à partir de nos quelques éclats de lire et d'interrogation.

Pour la préparation de l'atelier, nous (les animateurs) avons réalisé une cartographie proposée et commentée, comme point de départ aux participants. Depuis l'université d'été, nous l'avons retravaillé et complétée avec les textes et les choix de lecture des participants (du moins lorsque nous les avons retrouvés !).

A ce jour donc la cartographie reproduite pages suivantes associe les parcours de lecture d'Evelyne et Jean-Claude (texte noir) et de Régis, Lionel, Mireille, Astrid, Alexandra et Jean-Patrick (texte couleur).

Quoiqu'il en soit, nous aimerions que cette aventure textuelle devienne une invitation à faire de même, c'est-à-dire à vous construire vos propres itinéraires buissonniers.

E. Dupont-Lourdel
JC Lucien ■

Nos aventures avec Caliban Quelques parcours en lecture

Shakespeare, *La tempête*, 1623
Caliban (si peu éduqué selon Prospero !)
p. 259 :
« Vous m'avez appris le langage et tout le profit
Que j'en ai eu, c'est de savoir maudire. »
« A mon réveil,
J'ai bien souvent pleuré, voulant rêver
encore. »

la puissance de ses
invectives jubilatoires

inculte

à contrôler

Renan, *Caliban*, 1858
« Le plus grand nombre doit penser et
jouir par procuration. La masse
travaille ; quelques-uns remplissent
pour elle les hautes fonctions de la
vie. »
(cité par Guéhenno, p. 88)

dangereux

Alain Chartier,
Le quadriloge invectif, 1422
« Nos paroles que tu appelles
murmure signifient les meschiefs qui
pour ces causes étaient à advenir. »
p. 18

Figures de la gueuserie, 1982
Le livre bleu
Textes réunis par B. Chartier

Le miroir des femmes, 1982
Le livre bleu
Textes présentés par A. Farge
« Au XVIIIe siècle, surgissent des textes à
problématique féministe. » p. 18

A. Perdiguier,
Mémoires d'un compagnon,
1853
« C'est la mère, c'est la mère, c'est la
mère des compagnons. » p. 15

La version dominante, conquérante ou
condescendante, voire assistantielle :
le(s) peuple(s) considéré(s) comme en "état
d'enfance"... donc à éduquer... voire inéducable(s)
(*Figures de la gueuserie*)

La version "informe" : ce peuple qui
ne serait que murmure, faute
d'avoir accédé à la parole
articulée...
Ce peuple, donc, qui ne penserait
pas

La version noire : les classes
dangereuses, la plèbe, les
gueux, les canailles, la
populace, les bannis, etc.

La version "invisible" : l'extrême
dénuement, le X, les anonymes,
les "sans visage", etc.

**L'histoire et
les histoires
intriquées, tues,
exemplifiées...**

Quid des minorités ?

Les figures du peuple au XIXe
- « Quasimodo réputé en état d'enfance »
p. 24
- « Un peuple dépositaire de l'espérance
collective » A. Pessin, p. 6
- Ce « complexe de peuple » loin d'« une
clarification idéologique » p. 89
- « Le fil historique qui tantôt unit, tantôt
désassemble ces figures » p. 19
« ... Une plurivocité constante » p. 129

les populismes

P.-A. Taguieff,
*Le retour du populisme, un défi pour les
démocraties européennes*, 2004

A. Farge, JF. Laé,
P. Cingolani, F. Magloire,
*Sans visages.
L'impossible regard sur le pauvre*,
2004
« La pauvreté, un découpage du réel qui
enferme et défigure le "pauvre"... Le revers
des politiques d'assistance qui, non
seulement, tend à rendre invisible les
pauvres... mais contraint aussi le regard que
les pauvres portent sur eux-mêmes. » (A.
Farge, *L'Humanité*, 13/04/04)

J. Rancière,
Au bord du politique,
1998
De la nécessaire division de
l'Un
par le Multiple
« ... envisager la démocratie
uniquement à partir d'une
critique des inégalités contribue
à sa dégénérescence, quel que
soit le bien fondé de la critique.
La démocratie ne devient
authentique que lorsqu'elle
procède d'un présumé
égalitaire quant à l'instruction et
au règlement des litiges. » (*Le
Monde*, 12/03/04)

les versions meurtries excluantes

les sinistres détournements
(*Figures du peuple*, p. 90)

H. Dav...
Le livre des ch...
Au clair o...
Mon am...
Prête-moi...
Pour écri...

F. Pell...
*Histoire de
du trav...*
« Nous voulons que
peuple soit l'œuvr...
mêm...

**Le peuple : une
image**

Guéhenno, *Calib...*
« J'ai retrouvé le vra...
et désormais... quan...
que je dois chercher...
qui délivre et qu...
« Une culture n'est
nouveaux désirs des...
de reconnaître la fer...
les anime, le besoin
dignité qui les tou...

Jehan...
Les soliloque...
19...
« On a soupé de
moral's, des philo...
fout des id...
Qui sur no' rab' s...
P...

R.-M...
*Les cahiers de
Brigge...*

erson,
sons, 1958
la lune
Pierrot
a plume
un mot

Les Canuts, Lyon, 1831
« Mais notre règne arrivera
quand votre règne finira. »

G. Bachelard,
La terre et les rêveries de la volonté, 1948
« Enlevez les rêves, vous assomez l'ouvrier.
Ah ! vienne le temps où chaque métier aura son rêveur attiré
où chaque manufacture aura son bureau poétique
La volonté est aveugle et bornée qui ne sait pas rêver... »

utier,
*s bourses
I*, 1946
l'émancipation du
e du peuple lui-
. »

B. Cacérés,
Le mouvement ouvrier, 1984
« Il y a à peine plus d'un siècle, des ouvriers
de Lille, de Paris, de Lyon sortirent des caves
où ils croupissaient après quatorze ou seize
heures de travail pour réclamer du pain. »

B. Cacérés,
Les autodidactes, 1960

Dolléans,
Histoire du travail, 1943
La « pratique ouvrière éducatrice et
créatrice »

Dolléans,
Histoire du mouvement ouvrier, 1939
« Il nous a fallu faire de l'histoire pour y voir plus clair. »

communauté
née

Etudes sociologiques et historiques

Vers les bricoleurs et inventeurs du quotidien
(Hoggart, De Certeau, Sansot...)

an parle, 1928
ens de la culture...
je lis... je sais ce
Un esprit s'y cache
sauve. » p. 43
en qui dit non aux
ommes, qui refuse
ur passionnée qui
de grandeur et de
mente... » p. 176

B. Brecht,
Eloge de l'étude, 1932
« Apprends, apprends le plus simple.
Ceux dont le temps est venu
Ne sont jamais trop âgés. »

Le rapport Villermé,
1840

A. Guepin et E. Bonamy,
Nantes au XIXe siècle, 1835
« INous voulons, nous, que le peuple
soit appelé aux jouissances
intellectuelles. » p. 138

Régis Antoine,
***La littérature pacifiste
et internationaliste
française***, 2002

G. Navel,
Travaux, 1945
« Cette triste ouvrière
dont on ne guérit que par
la participation politique »
p. 247

A. Césaire,
Une tempête, 1969
Caliban : « Mais ta force, je m'en
moque, comme de tes chiens d'ailleurs,
de ta police, de tes inventaires !
Empalé ! Et au pieu que tu auras toi-
même aiguisé ! » p. 88

L. Guilloux,
La maison du peuple, 1953
« Ce qui nous a perdu, c'est d'avoir cru en un
homme.
Ne croyons qu'en nous-mêmes. » p. 170

ictus,
du pauvre,
3
comédies/Des
phies... On s'en
disses...
chamaillent... »
2

J. Folliet,
***A toi Caliban : le peuple et la
culture***, 1965
« Nous autres de la famille Caliban,
[...] nous savons trop le prix d'un mot,
d'une idée, d'une phrase pour jongler
avec ces objets coûteux et fragiles.
Nous les ménageons comme le
pain [...] » p. 15

ilke,
Malte Laurids
1929

P. Chamoiseau,
Chronique des sept misères,
1965
« Djober c'était/parfaire
désespérément/l'indispensable
création/
de la brouette...
Alors djober c'était/l'ultime rempart
de saut. » p. 24

Questions :
Peuple, foule, mouvement,
quête, aspiration, identité
à redéfinir à chaque instant,
incessant déroulement de
naissances et de renaissances.
Peut-on s'échapper du peuple ?

Egalité des "droits",
des "chances"
mais pas égalité de fait

ATTENTION DANGER
Nous ne sommes ni monstres,
ni éclaireurs... et sommes
d'abord des êtres de rencontre
et d'invention.
Est-ce que tenter de définir le
peuple, ce n'est pas déjà
s'exclure de cette notion ?

La grande question
Qui a le droit de dire :
là c'est un peuple
et là non ?

Etre dans ce regard, être
dans ces regards, se rendre
visible, un pari difficile dans
l'instabilité des yeux qui
clignent

E. Glissant,
Pays rêvé, pays réel, 1985
« L'eau de terre a suinté de leurs
doigts déchirés. Ils ont quetté du
côté des mornes, mais la pluie des
sables ne tournait pas. Ils
demandent : qui nous a mis cette
couronne sur le front. Cette
couronne de soleils fous. » p. 117

Pourquoi un mot trop grand
Et trop petit
pour contenir un idéal ?
Pour qui ce mot singulier,
Les désirs d'un vouloir vivre
Ensemble ?

Les voix du peuple ? retour sur un atelier d'écriture

« *Ecoute le monde entier appelé
à l'intérieur de nous* »

Valère Novarina

Pour mettre en mouvement cet atelier de trois demi-journées j'ai immédiatement pensé "voix", "cris" du peuple. Comme ça. Et puis c'est évident j'ai pensé "langue". Et comme je suis linguiste j'ai pensé langue et sociologie, j'ai pensé à des savoirs que j'ai, des savoirs savants dominants, appris dans l'institution ; des appuis rassurants, que l'on peut étayer dans la légitimité, tout ça, on voit le genre. J'ai commencé à chercher dans ce sens là, dans l'histoire de notre langue française, dans ses registres, ses rhétoriques, ses régionalismes, ses argots, ses dialectes et ses patois, ses néologismes contemporains, ses académismes désuets toujours oppressants, ses textes de lois et les tensions politiques afférentes, etc. Et je me suis envasé dans une douce fatrasie universitaire, face à un mur de savoirs glacés dont je ne voyais pas bien ce que j'allais pouvoir faire sinon le laisser fondre pour en laper des flaques. Damnation, confuse navigation, cap flou, boussole qui se dégingue, iceberg en vue, embarcation qui prend l'eau, danger glou-glou !

Sur l'océan de la désolation...

J'ai donc changé de bateau, et sabordé l'équipage imposé. Au diable tous les fleurons de la marine binaire, j'allais me la jouer pirate des mers inconnues. Partir du quai de l'intuition, à ses amarres, là où l'expérience pleure en attendant le retour du grand cerveau. Et là j'ai compris que les Bermudes c'était la langue, qu'elle allait nous avaler sans nous laisser le temps de DIRE. Alors j'ai mangé la carte en papier et recousu mon triangle de pensée sur un habit tout neuf : ce sera voix, langue, langage, et l'écriture sera somme et lien de ces trois pôles forts. J'avais mon tiers non-instruit, mon garde fou de la science humaine orthodoxe ; j'ai pris à bord avec son barda de risques, et vogue la galère sur l'oued de Babel...

J'ai voulu présenter ce qu'était pour moi l'écriture, ce que pouvait recouvrir ce mot, "écriture". Avant toute chose une concrétion des langages, via un outil qui est la langue. Un outil qui a son Histoire, ses histoires (et donc une dimension individuelle et collective), sa fonction de communication et sa fonction poétique (créatrice), que l'on a d'ailleurs tort de presque toujours opposer, et que justement l'écriture peut relier. Car hors de ce lien-là il n'y a pas, pour moi, de vraie pensée possible, de pensée inclusive.

Donc l'écriture comme activité du lien, de la croisée, du tissage, de l'élaboration personnelle ou commune. L'écriture comme voix du monde dans la solitude qui se peuple soudain. Activité populaire, me dis-je ! Et là je parle de quelque chose que je fais : écrire pour faire écrire. Atelier d'écriture ?

- globalement et massivement méprisé par l'institution littéraire et intellectuels de peu de foi, même (et surtout ?) par des écrivains patentés,

- plutôt craint par les milieux du pouvoir car potentiellement subversif, si si ! A juste titre d'ailleurs, car est subversif ce qui va dans le sens contraire de la division, de la schize, ou de la "fracture sociale" (on peut décliner divers types de lexique, ça ne change rien à l'affaire), - relégué par des uns et des autres (qu'ils se nomment, y compris parmi les "travailleurs"), à une activité inutile et improductive, réservée à des glandos qui nous mangent sur le dos (entendu pour de vrai, mais à quoi rime donc la rime ?), qui n'ont rien d'autre à faire qu'à se gratter le nombril (et si c'était celui du monde ?).

Alors écrire, faire écrire, ça amuse, inquiète ou agace. On n'y découvrira rien, autant se faire une toile à l'UGC ou de la poterie dans le quartier, ou rien, même, tiens ! Ou bien on a peur de ce qu'on y verrait dans l'oreille des autres qu'on ne connaissait pas déjà. Ou bien on va être obligé de se taper "l'Autre", justement, dans toute sa dimension intime et sociale, avec tous ses masques, et là non non arrêtez c'est vraiment trop. On note d'ailleurs la même crainte (ou très voisine) vis-à-vis de la psychanalyse, ce qui paraît cohérent : la psychanalyse est également un espace qui donne et cherche à entendre le caractère vivant du langage dans ses deux aspects fondamentaux : il est adressé

à quelqu'un, même à l'insu de celui qui parle ; il est polysémique dans le déploiement imprévisible des sons et des idées. Là comme dans l'écriture, LE SENS existe dans et par le détail, dans le lien qui se découvre entre les détails ; et ce n'est pas le sens, une vérité totale, mais c'est du sens, l'éphémère vérité d'un sujet unique à un moment donné. Là comme dans l'écriture (écriture comme expérience et exercice, et non comme œuvre), on est présent à soi-même, on EST au présent, on fait un travail singulier de pensée. Et si on pense on est vivant. Si on est vivant on change, on peut changer. On peut s'étonner, apprendre à s'étonner, parce qu'on est placé devant ses mots, amené à les entendre. Les mots peuvent alors quitter ce qui les menace, la sacralisation et la banalisation. On peut accueillir le hasard, la surprise. Soulever des interdits de penser, démolir des idoles, transformer la culpabilité... Tout ce par quoi on est tenu en laisse nom d'un chien, la LOI (y compris les lois du genre en littérature) ! Et on peut découvrir de quoi on se soutient nous-mêmes, pourquoi on ne cède pas au vertige, comment on ne s'écroule pas même si on se brise. Quand on écrit, ou fait une analyse, on comprend que la pensée, le changement grâce à la pensée, fait partie de la vie, EST une partie de la VIE. On comprend qu'on le fait pour vivre, et non le contraire. Et que vivre, pour une part, c'est changer, c'est s'affranchir...

La littérature n'est pas un simple supplément culturel

Alors non, s'affranchir, d'un côté comme de l'autre du pouvoir, n'est pas très "populaire". Parce que qu'est-ce qui se passe dans la pratique de l'écriture, et en particulier dans l'atelier d'écriture ? Il se passe qu'il y a du lien social, et là j'introduis la première expérience de l'atelier d'écriture. Il se passe que par la pratique on saisit avant tout une façon d'élaborer sa propre pensée, ses repères, ses rapports au monde et aux autres. En faisant cela on découvre autre chose : que la littérature (qui n'est que tout le reste, débanalisée et/ou désacralisée) n'est pas un simple supplément culturel, à consommer comme un produit (de masse ou de luxe). On découvre en elle UN AUTRE POUVOIR : celui de nous édifier, dans une déconstruction constructive. Et on découvre en lisant (car c'est une des plus belles vertus de l'écriture que d'apprendre à aimer lire), par exemple, ce que Hannah Arendt écrit dans *Les origines du totalitarisme* : « ce qui, dans le monde non totalitaire, prépare les hommes à la domination totalitaire, c'est le fait que la désolation qui jadis constituait une expérience limite, subie dans

certaines conditions sociales marginales, telles que la vieillesse, est devenue l'expérience quotidienne de masses toujours croissantes ». La désolation c'est l'isolement, la solitude subie. L'accablement devant la lourdeur du monde, et d'être seul à porter (ou le croire, ce qui est la même chose) ; le sentiment d'être abandonné, l'impression d'être dépassé. Et là on parle du peuple par exemple, et c'est large. Du peuple qui perd ses repères, ses identités-entités (je résonne), et se retrouve capturé par des idéologies de ressentiment ; et on sait tellement bien et mal ce que ça donne qu'on préfère l'oublier, ne pas (re)voir. Ce n'est pourtant qu'un constat : cet accablement touche tous nos murs, de maisons, de prisons, d'hôpitaux, d'écoles, d'églises, et d'ex-colonies qui ne sont pas de vacances. Et alors ?

Et alors on remarque autre chose : chaque fois que le lien social est attaqué, c'est le lien avec le langage qui est aussi (d'abord) attaqué. Dans la désolation, ce qui est atteint c'est aussi le langage, le lien humain fondamental du langage. La confiance dans les mots, dans la parole de l'autre, de n'importe quel autre. Et remarquez que je ne dis pas la langue, mais le langage, ce qui est beaucoup plus grave. La désolation transforme tout en baratin, en bla bla, et on laisse tomber comme on a été laissé tomber. Retraite anticipée du langage, invalidité sans pension du langage... Capitulation sans couac ? Nenni : je pense que pour visiter et (re)construire le tissu social il faut prendre en considération la question du langage, et non seulement (re)offrir la langue à ceux qui l'ont rapeuse et parfois dérapante. Faut-il préciser que c'est beaucoup plus difficile ? Que c'est d'un travail beaucoup plus profond qu'il s'agit ? Et que pour s'acquitter sans être quitte de cette tâche il y faut plus qu'une improvisation d'auteur invité ici ou là, se reposant sur l'empathie ou sur l'aura, qui prétendues ou avérées ne produisent pas de miracle, eh non ! Pourtant l'écrivain peut transmettre la fonction du langage (mais aussi un photographe, un cinéaste, un chorégraphe). Il le doit, il a cette responsabilité. Il doit inventer pour répondre à la demande informulée dans le social, pour faire apercevoir le langage comme construction du sujet, comme remise en circulation de ce qui est isolé, figé dans la désolation. Il doit orienter le travail dans ce sens. Pas tellement pour aider les gens à s'exprimer, mais à penser avec les mots (ou les images, ou les sons, ou les gestes) là où ils sont ; à mettre en relation ce qui a ●●●



●●● été séparé, rompu, pour tenter d'instaurer un meilleur rapport à la solitude ; pour faire sentir qu'écrire c'est le fait d'un sujet et non d'une masse... ce qui implique un risque, un engagement, une exposition... mais aussi du plaisir là où il y a un manque à jouir. Le plaisir de penser hors du savoir obligatoire.

C'est ce que j'ai voulu tenter avec le groupe, parce que j'ai pensé que c'était ce que l'éducation populaire pouvait tenter.

Le premier temps de l'atelier avait pour objet d'engager le sujet sur cette "simple" question. De l'engager le plus entièrement possible, avec ses savoirs, sa rationalité, son intellect, mais aussi avec son imaginaire, ses fantasmes, sa mémoire, son corps dans le corps social, ses affects, son sens commun, ses préjugés pour-quoi pas, à reconnaître hors de la honte. Il s'agissait par l'écriture, et tout en écrivant, d'ouvrir une zone d'associations, et d'entrer dans un mouvement dynamique constamment mobile et libre entre l'écriture (l'acte graphique), la lecture et la pensée, en essayant de saisir ce qui prend forme mais aussi ce qui s'échappe, qui fuit, fait irruption, en le laissant advenir sans censure. On pourrait le formuler autrement (car écrire c'est aussi ça : formuler, reformuler, dire autrement pour parler à l'Autre), à la forme interrogative. Qu'est-ce que l'écriture peut me dire (traduire) de ma pensée, de ma pensée instantanée, en train de se faire et de se formuler ?

*« Comment rassembler
Les mille infimes débris
De chaque homme ? »
Georges Sèféris, Haïku*

Puis, pour impulser un autre exercice, difficile mais savoureux, d'écriture orale collective, j'introduis un petit bout de la pensée d'un écrivain penseur, je donne quelques bribes "savantes" de quelqu'un qui pensait dans l'écriture, qui écrivait sous la poussée de sa pensée, laquelle croissait dans l'écriture, vous voyez bien le mouvement. Quelques bribes de Roland Barthes, comme un

ami passerait nous adresser un signe. Et je reformule. Ça ne veut pas dire vulgariser, ça ne veut pas dire simplifier (ou simplismystifier, tiens j'invente un mot !). Ce n'est pas péjoratif, reformuler. C'est aussi s'approprier, penser par soi dans le champ de pensée d'un autre ; c'est bon, c'est déjà se relier, et on peut faire ça dans un atelier d'écriture, le faire sentir ! C'est traduire, c'est trahir bien sûr car qu'est-ce que trahir ? Trahir c'est sortir du rang. Trahir c'est sortir du rang pour sauter dans l'inconnu (Milan Kundera). Je fais sortir Barthes de son rang (il est d'accord), je le fais quitter son rang et je le pousse dans le mien, pour y mettre du désordre et ça marche. Il déboule et me dit quoi ?

... La division des langages

Il nous dit que la culture est un champ de dispersion des langages (le langage étant pour l'homme la culture même), et qu'il existe une guerre froide des langages, qui s'excluent les uns les autres. Dans une société divisée (par la classe sociale, l'argent, l'origine scolaire...), le langage lui-même divise. Et donc quelles portions du langage partageons-nous ? Celui de la communication ? Mais c'est une part infime, et quid de l'immense volume, du jeu entier du langage ?

Or il n'y a pas de sujet-homme hors du langage ; le langage est ce qui le constitue de part en part, d'où le fait que la séparation des langages est un deuil permanent. Ce deuil est très sensible dès lors que nous acceptons de bien vouloir sortir de notre milieu (c'est-à-dire là où il y a pour nous un langage partagé), mais pas seulement. Ce qui nous déchire c'est précisément cette culture que nous sommes tous censés avoir en commun dans une démocratie. Cette culture qui semble s'unifier ("culture de masse") et qui pourtant porte la division des langages culturels à son comble. Car il y a toujours dans la culture une portion de langage que l'autre (donc moi) ne comprend pas. L'ennui, la vulgarité, la bêtise... sont les noms divers de la sécession des langages. Et cette sécession déchire les hommes entre eux, mais aussi chaque individu en lui-même : en moi chaque jour s'accumulent des langages isolés qui ne communiquent pas entre eux, et je suis fractionné, coupé, éparpillé, car la langue que je parle n'est pas la même que celle que j'écoute (et aussi : mon corps n'a pas les mêmes idées que moi). La langue que j'écoute est hétéroclite, et même si je parviens, moi, à unifier mon propre langage, je me débats contre l'éclatement de l'écoute dans toute la masse culturelle qui me parvient. C'est ce qui permet à Barthes de dire qu'il n'existe plus de culture bourgeoise (et donc d'autres cultures). Tout est

Le cinéma documentaire au fin fond de la Corrèze

Petite présentation de la pratique du cinéma documentaire développée par Peuple et Culture Corrèze suite à une séance remarquable sur le Venezuela lors de l'Université d'été.

culture et la culture est partout, et potentiellement à tout le monde. Ce que chaque classe sociale recherche n'est pas la possession de la culture, mais l'unité des langages, la coïncidence de la parole et de l'écoute. Et la question qui se pose à notre société unifiée dans sa culture par la démocratie mais divisée dans ses langages par cette même démocratie, c'est comment les classes sociales regardent-elles vers le langage de l'Autre ? Quel est le jeu d'interlocution dans lequel elles sont prises ? Le constat est que les langages restent enfermés, et que l'interlocution sociale des divers langages est faible, et n'a que très peu évolué depuis l'époque où la bourgeoisie a cessé de détenir toute la culture, la laissant à une masse qui la dégrade parce qu'elle n'invente pas, mais reproduit des modèles aplatis du langage bourgeois, qui excluent la contestation intellectuelle et restent immobiles, soumis à des stéréotypes. Ainsi se résume cette guerre culturelle : immobilité tragique de la culture (code d'écoute unitaire)/ séparation dramatique des langages (codes de production fragmentés, dans le collectif surtout) = double aliénation. Parce que la culture de masse est une culture d'Etat, régénérée, au sein de laquelle sont obligés de se rejoindre la classe intellectuellement démissionnaire - la bourgeoisie -, la classe promotionnelle - la petite bourgeoisie -, et la classe muette - le prolétariat.

Cette analyse n'est pas le fait d'une lubie d'intellectuel universitaire parisien critiquant la classe bourgeoise dont il vient ; un poète comme Armand Robin, breton anarchiste issu du prolétariat paysan, livre la même analyse... dans un autre langage !

La participation objective à cette culture de masse est quasi totale, à travers la consommation bien sûr (et non dans la production, et encore moins dans l'expérience), à travers l'avoir et non l'être : nous comprenons tous ce que nous écoutons, mais nous ne parlons pas tous cela même que nous écoutons. Il y a acte d'écoute et d'intellection d'un côté, et... pas grand-chose de l'autre ! Il n'y a pas de parole, pas de participation créative réelle, et c'est dire alors que le langage le plus divisé est celui du désir.

Et donc même si l'idiome français est unifié, il y a à l'intérieur de cet idiome une grande étanchéité des langages, et le problème d'incommunication qui nous touche n'est pas imputable à la langue elle-même (quoique quand même...), mais à l'ordre des discours. Ce n'est pas une incommunication d'ordre informationnel mais interlocutoire : d'un langage à l'autre il y a incuriosité, indifférence, et le langage du même nous suffit, à chacun suffit son langage, nous n'avons ●●●

Rien n'était gagné quand nous avons décidé de passer à l'acte¹ en octobre 2001. Sauf la conviction que nous avions, que le cinéma documentaire, parce qu'il touche à la fois au réel et à l'intime, est capable le plus souvent de provoquer réflexion, interrogation et en même temps plaisir. Sauf l'envie que nous avons de faire partager à d'autres le "monde" (d'un renouveau du documentaire) et les films que nous avons commencé à découvrir déjà quelques années auparavant, notamment grâce aux Etats généraux du documentaire de Lussas, jusqu'à ce que nous nous disions : pourquoi pas en Corrèze et même aux fins fonds de la Corrèze ?

Nous avons dès le début pensé que c'était une action qui devait s'inscrire dans la durée, et nous avons assez vite enregistré des signes encourageants :

- un noyau de public s'est constitué et s'élargit régulièrement. Plutôt que de "public", on pourrait parler de spectateurs actifs, curieux, attentifs aux propositions de films et dont certains (en petit nombre mais le phénomène est à souligner) ont fréquenté les mois derniers divers festivals de cinéma documentaire (Cinéma du Réel à Beaubourg, Festival International du Documentaire à Marseille, États Généraux du Documentaire à Lussas, Traces de vie à Vic-Le-Comte...) et font des propositions pour la programmation en Corrèze.

- au début, les projections avaient lieu seulement à Tulle. Puis, assez vite, des personnes ou des associations ont pris contact avec Peuple et Culture. Pour bénéficier de la diffusion de films et s'y associer. Trois collectifs se sont créés pour l'organisation de projections et de débats dans des petites communes :

- à Saint-Jal (597 habitants) au sein de l'Amicale Laïque, depuis septembre 2002 ;
- à Uzerche (3062 habitants) avec l'association Musicas Dreibidas, depuis janvier 2003 ;
- à Saint-Mexant (1030 habitants) au sein du Foyer culturel, depuis mars 2003. ●●●

1 - Renouant en cela avec toute une partie de notre propre histoire et de celle du cinéma, dans les années 60, quand Alain Resnais, Joris Ivens, Chris Marker, René Vautier, Georges Rouquier etc. étaient au "programme" des ciné-clubs de Peuple et Culture dans les villages et les usines.

●●● pas besoin du langage de l'Autre...

Il faut donner un nom à ces langages sociaux découpés dans la masse idiomatique : des sociolectes, par opposition à un idiolecte, parler d'un seul individu. Et poser un autre constat : toute parole est fatalement incluse dans un certain sociolecte

Le peuple c'est vous, c'est moi, c'est nous. Et c'est à chacun de parler, de rechercher d'abord l'interlocution avec soi, avec l'autre, avec l'autre en soi. Car nous savons bien que le langage n'est pas réductible à la simple communication, et nous ne voulons pas nous en tenir à cette seule consommation.

(y compris donc la mienne au moment et à l'endroit où j'énonce ce constat). Le champ sociolectal étant défini par sa division, nous devons prendre place dans la division. Or tous les sociolectes comportent des figures d'intimidation : en tant que fruit de la division sociale et témoin de la guerre du sens, tout sociolecte vise à empêcher l'autre de parler, ceux qui en sont exclus mais aussi ceux qui le partagent. Et le sociolecte est, au niveau du discours,

une véritable langue, qui se définit non pas par ce qu'elle permet de dire, mais par ce qu'elle oblige à dire (ce que Jakobson a appelé les rubriques obligatoires), grandes formes stéréotypées hors desquelles on ne peut pas parler (donc pas penser).

Où est-ce que je veux en venir ?

Au fait que la sociolectologie n'est pas tellement liée à la sociologie, à la linguistique, ni même à la sociolinguistique. Car la sociolinguistique ne traite pas du problème du langage social en tant que langage divisé. Elle entreprend seulement la description sociologique d'îlots de langage :

langage des prisons, des paroisses, des cités, etc., et elle montre comment des groupes divisés utilisent les ressources d'un idiome donné pour s'identifier dans cet idiome. Donc elle renvoie à la séparation des groupes sociaux, mais ne pense pas la division des langages comme un fait total mettant en cause le régime économique, la culture, l'histoire...

La sociolectologie est bien plutôt liée au thème de l'écriture. Pourquoi l'écriture - et non seulement la littérature - est-elle devenue une valeur digne de débat et d'approfondissement théorique croissant ?

Parce qu'elle peut constituer une production de langage indivisé. Ce qui veut dire quoi, pour en revenir au peuple, à ses idiomes et langages ? Ce qui veut dire qu'il faut sortir de l'illusion que l'on peut ou que l'on doit parler un "langage-peuple" (du moins que l'on croit tel) pour s'adresser "aux gens", ce qui vaut pour le discours, l'interlocution, ET la littérature. Il ne s'agit pas d'aligner l'écriture sur le langage du plus grand nombre, car ce langage-là (celui de la culture de masse toujours à l'affût statistique du plus grand nombre) est encore un langage particulier, fût-il majoritaire, et le plus grand nombre n'est pas l'universel.

Donc on peut, par intérêt et par jeu pour l'objet-langue, apprendre le parler des cités et des prisons ou bien le jargon des dockers, mais ne feignons pas de croire (naïvement ou cyniquement) que cette pratique nous suffirait pour entrer en interlocution réelle avec ces autres (que nous sommes tous les uns pour les autres, nous "les gens"), ou nous suffirait pour les (nous) représenter, les figurer. N'achetons pas tous ces livres d'éditeurs vénaux qui publient des ouvrages de vulgarisation socio et psycholinguistique en faisant croire qu'ils offrent des clés alors qu'ils ne font qu'entretenir et pérenniser des enfermements et une aliénation sociale ! Parce qu'il n'y a personne à représenter ou à figurer. Le peuple c'est vous, c'est moi, c'est nous. Et c'est à chacun de parler, de rechercher d'abord l'interlocution avec soi, avec l'autre, avec l'autre en soi. Car nous savons bien que le langage n'est pas réductible à la simple communication, et nous ne voulons pas nous en tenir à cette seule consommation.

C'est pourquoi, dans l'atelier d'écriture, nous sommes, nous pouvons être dans une tentative progressiste très forte. L'écriture peut tenir dans ce progressisme une place de choix, non en fonction de sa "clientèle", très réduite, mais en fonction de sa pratique, parce qu'elle engage le sujet humain tout entier, qui s'engage dans la parole et se constitue à travers elle (cette parole étant une parole produite à partir

de toutes les paroles reçues). C'est parce qu'elle s'attaque aux rapports du sujet (qui est toujours social) et du langage, parce qu'elle s'attaque au champ symbolique et au procès du signe, que l'écriture apparaît comme une pratique de contre-division des langages.

Et pour revenir encore ou enfin à la question du peuple (mais il nous faut accepter les détours et détournements de la pensée et, comme disait Cavafy, l'ithaque est une île merveilleuse surtout parce qu'elle permet à Ulysse de faire un extraordinaire voyage), du peuple et de sa voix, de ses parlers, disons que l'écriture seule a le pouvoir de véritablement mélanger les parlers, de créer entre eux de l'interlocution, de constituer une hétérologie des savoirs, de donner au langage une dimension carnavalesque. Seule l'écriture est capable d'assumer la diversité comme la violence des parlers ; seule l'écriture nous permet de ne pas renoncer à la jouissance d'un langage dé-situé, désaliéné, et d'assumer une philosophie plurielle des langages. Seule l'écriture nous propose cette utopie, cet ailleurs qui a un nom : LE TEXTE. La production d'écriture, qui est une production souverainement libre, c'est-à-dire un langage irrespectueux, déclivé, non plus de communication mais d'interlocution au sein d'une même langue, d'un même idiome, dont nous apprenons les infinis possibles en même temps que ses contraintes à dépasser, que ses limites à repousser. Seule l'écriture peut déjouer toute arrogance du système, toute rhétorique, toute loi de genre. Elle ne supprime pas la guerre des langages, mais la déplace dans un ailleurs où c'est enfin le désir qui peut circuler, et non la domination...

Soyons pro-verbe...

Suite à cette déferlante barthienne je retrouve mes moutons à la crête des vagues de cette pensée si précise et je propose donc cet exercice d'élaboration collective d'une écriture orale à partir d'un proverbe.

Je prends le proverbe précisément parce qu'il est, dans une langue donnée, dans un groupe social donné, une expression figée qui communique un "bon sens populaire" ; parce qu'il est lui-même une portion de langage partagé grâce auquel on se dit quelque chose (de plus ou moins explicite suivant les proverbes !) sans prendre la peine de dire autre chose ; grâce auquel on peut se rassembler, se ressembler (dans une compétence commune), mais aussi grâce auquel on peut exclure celui qui ne le partage pas (comprend pas, parle pas). Dans de nombreuses cultures, d'ailleurs (Afrique, ●●●

●●● Enfin, le réseau comprend aussi un restaurant : le Vieux Puits à Espagnac où ont lieu, tous les trois mois, le dimanche après-midi, les "goûters du Doc" (une projection et un goûter offert par Régine Lagorce, la restauratrice). Et, bien sûr, les projections continuent à Tulle (les mercredis du Doc), une fois par mois, ainsi que des journées thématiques.

Ainsi, il ne s'agit pas d'une position classique de salle de cinéma, de festival documentaire ou d'association spécialisée qui construit une programmation et la propose à un "public" mais bien d'une situation de participation effective de la population touchée. Dans ces petites communes, les groupes constitués proposent des thématiques, visionnent des films, consultent des catalogues, des programmes, des bases de données et font un choix (souvent très discuté) en se déterminant pour tel ou tel film, tel ou tel réalisateur... Si bien que l'important n'est pas seulement le contenu et l'organisation de la diffusion mais aussi les processus que cela met en jeu, tant au niveau de la connaissance du cinéma documentaire que de la vie sociale et culturelle dans les communes concernées. On sait, à cet égard, que les démarches collectives et de réelle participation de la population à des actions culturelles sont rares.

Cinéma documentaire mode d'emploi

Avant tout la conviction que le documentaire constitue un formidable outil d'éducation populaire. Plaisir de regarder ensemble, de partager collectivement des émotions cinématographiques, humaines et politiques, questionnement sur soi et sur le monde, envie de faire partager à d'autres les films et les réalisateurs découverts.

Aller tout au long de l'année là où le documentaire n'arrive jamais d'habitude... dans des petites communes, des salles non équipées, des granges, chez l'habitant, en plein air, dans un château... avec des projections sur grand écran et en numérique pour une bonne qualité d'image.

Retrouver le goût du débat collectif le plus souvent possible en présence des réalisateurs* ou de personnes ressources.

Associer concrètement des spectateurs actifs (individuellement ou collectivement) aux choix des films et à l'organisation des projections et des échanges.

* Réalisateurs qui sont venus en Corrèze à l'invitation de Peuple et Culture depuis octobre 2001, début de l'activité : Alima Araouali, Simone Bitton, Claudine Bories, Chantal Briet, Dominique Cabrera, Jean Louis Comolli, Céline Cros, Jean Charles Deniau, Anne Galland, André Gazut, Denis Gheerbrant, Sylvie Gilman, Frédéric Goldbronn, Stéphane Goxe, Laurent Hasse, Patrick Jean, Patric Jean, Anne Lainé, Ginette Lavigne, Thierry de Lestrade, Cyril Mennegun, Didier Nion, Christophe Otzenberger, Agnès Poirier, Catherine Pozzo Di Borgo, Jean-François Raynaud, Djamilia Sahraoui, Catherine Treffousse, Marcel Trillat, René Vautier, Luc Verdier-Korbel...
Les producteurs : Jérôme Amimer (Leitmotiv Productions), Jean-François Raynaud et Yves Campana (JFR Productions), Inger Servolin (ISKRA), Catherine Treffousse (Lilith Productions),

dossier Université d'été 2004 : Le peuple impopulaire ?



●●● Asie), le proverbe constitue la clé indispensable à l'ouverture de l'interlocution, et l'on aura beau maîtriser la langue de tel ou tel pays dans ses aspects grammaticaux et lexicaux, on n'entrera pas

en véritable interlocution si l'on ignore ces usages de langage (ce qu'une ethnologue comme Jeanne Favret-Saada a remarquablement montré dans *Les mots, la mort, les sorts* au sujet de territoires précis du monde rural français dans les années soixante-dix).

Donc le proverbe serait un peu l'emblème de la culture comme champ de dispersion des langages, et serait même un caractère, un signe spécifique de la division des langages, en même temps peut-être qu'un champ de fusion. Et, en tant que tel, une sorte de cristallisation de phénomènes à la fois linguistiques et langagiers propres à l'ambivalence de notre démocratie, inclusive et exclusive.

Ainsi l'idée forte de l'atelier d'écriture est de jouer à faire le procès de ce signe (le mot étant à prendre dans le sens de processus comme dans celui de mise à l'épreuve), et d'observer ce qui se passe dans un groupe donné, entre individualités et collectif. Comment chacun s'inscrit dans les dérivations de ce signe, en tant qu'être singulier confronté à une pluralité d'autres singularités ; comment les diverses résonances de ce signe peuvent dissoner ou consonner, et comment elles peuvent rapprocher les uns et les autres autour d'un signe qui n'est pas forcément commun au départ ; comment tout ceci peut, au sein d'un langage inventé ensemble (dans la confiance en un outil partagé qui est la langue devenant l'idiome poétique commun), faire groupe social, c'est-à-dire corps, alors que les personnes en présence sont des atomes dispersés évoluant d'ordinaire dans des milieux différents.

Il s'agit de "discuter" ensemble, oralement et tour à tour mais ensemble, selon des règles très précises et très contraignantes (c'est-à-dire non pas limitatives mais nécessitant un effort), mais démocratiques et aussi justes pour tous. Ces règles, que je ne donne pas ici dans le détail mais qui sont faites de strictes interdictions à respecter comme de prescriptions à suivre si on le peut et comme on le peut, doivent garantir dans le même espace-temps une

écoute et une diction intelligible, c'est-à-dire non parasitées de discours (jugements, commentaires, digressions, réponses d'ordre idéologique...). Elles doivent garantir une parole respectée : une parole individuelle respectée, mais aussi une parole collective en cours d'élaboration à respecter. Elles doivent garantir à tout un chacun dans le groupe (représentation d'un corps social a priori hétérogène) que sa parole ne sera ni coupée, ni tronquée, ni reformulée, ni corrigée, et que tous devront l'intégrer, quoi qu'ils en pensent, à une avancée commune dans l'incertaine navigation en cours. Ainsi chaque phrase (ou proposition) énoncée peut résonner dans le silence qui la suit comme dans celui qui la précède ; ainsi toute parole a les mêmes chances d'être entendue et de faire (ou non) écho ; ainsi on ne discourt pas seul dans la foule, et l'on contre la perte, le déchet de parole qui caractérise d'ordinaire tant de débats. Un des enjeux essentiels de l'exercice est là justement, dans cette question que pose très concrètement et avec beaucoup de puissance ce jeu collectif orchestré par la règle et la contrainte, incarnées dans la personne de l'animateur : comment faire converger notre vouloir-dire et tout ce qui se dit par ailleurs tout autour (et qu'on ne peut effacer ou corriger) ? Comment prolonger la parole de l'autre tout en plaçant la sienne ? Comment se poser sans s'imposer ? Comment se placer sans pousser l'autre, sans l'ignorer, sans annuler, sans réduire ou contrer sa parole, mais au contraire en la considérant pleinement ? Pas forcément pour l'adopter, mais pour l'approcher de plus près, l'entendre mieux, l'appivoiser peut-être... et sortir pour un temps de nos soliloques respectifs (en pointillés bien souvent) pas toujours respectueux !

De cet exercice d'écoute et de patience, de concentration extrême et de formulation claire (il est par exemple interdit de bafouiller !), on ressort un peu fatigués, il faut le dire (mais l'est-on davantage qu'après deux heures de réunion brouhahesque où X n'a entendu que deux phrases sur dix prononcées par Y ?). Mais ce jeu a un aspect "extraordinaire" au sens propre : celui lié au sentiment qu'à certains moments de son déroulement il n'existe qu'une seule voix commune, la voix d'un groupe hétérogène qui parvient à faire corps avec quelque chose. Pas une voix consensuelle, mais commune. Pas con et parfois très sensuelle, d'ailleurs, quand les rythmes s'accroissent, quand les mots s'enchaînent et se déchaînent, lorsque l'on cesse de les dominer pour s'offrir à leur énergie propre ! Ça a à voir avec la jouissance bien sûr ! Et donc on gagne quelque chose, une relativité de l'importance de sa



Écriture orale d'un texte collectif

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un seul son - Mais dans ce seul son plusieurs notes - N'écoute pas tous les sons à la fois - Qui dansent - Et qu'entend-on dans les pays où il n'y a pas de cloches ? - La résonance de ton propre corps - A cloche-pied - La cloche du monde - Du monde qui cloche ? - Qui cloche quand il ne sonne pas - Et comment s'orthographe la raison de mon propre corps ? - En se situant dans l'espace - Sans être mis sous cloche - Sa graphie est multiple, elle est faite des couleurs, des terres du monde - Par l'alpha et l'oméga - Sonnez cloches sans raison ! - Il sera traces du vent dans les roseaux du matin - Accompagné du chant des oiseaux - L'homme le dessinera du bout de sa perche embarquée - Se laisser ou ne pas se laisser embarquer - Libre de tous les débarquements - Ce qui cloche c'est la distance entre ton corps et le mien - Le langage y suffira-t-il ? - Tellement, tellement il nous manque - Il faut le réinventer - Avec des mots simples - Car comment entendre les diverses cloches du monde si on n'entend pas la sienne propre ? - Son corps - Et combien de fois par jour sonne le glas ? - Et les plaintes du monde, les entendez-vous ? - Qui nous glacent - Je n'entendrai ma voix que si tu sais m'entendre - Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un seul son - Mais est-ce le muezzin ou est-ce le bourdon ? - Le bourdon ou le blues ? - C'est un vieil esclave avec son harmonica - C'est une allumette dans le bleu - Pas un murmure mais le bruit du vent - Car le monde est bleu comme une orange - Un peu moins rond peut-être - Le bourdon fait ses pelotes sur toutes les couleurs - Chromatique en déconnexion - Le bourg est déconnecté, il a fait don de toutes ses couleurs - Sachons entendre la cloche bleue des cloches et voir l'étoile bleue au cœur d'Orion - Chante mon cœur la voix du monde - Quelle voix ? - Bourdonne la mathématique du chant - Commencer par s'accorder sur le bourdon - D'accord en accord pour une même langue - Originelle - Comment accéder à la parole ? - A prendre du champ - Sans pourquoi ni comment - Un seul son, l'accord juste - Je demande le droit à la faute - Mon silence est ma parole - Quand suis-je juste ?

propre parole au profit de la parole collective, une intensité inédite liée à ce phénomène de défrichage qui déchiffre un énoncé commun de départ ; quelque chose d'extrêmement vivant, d'éclaté et d'éclatant, comme un coït langagier qui a vraiment lieu, et non seulement comme un fantasme ou comme un flirt inabouti !

Alors bien sûr, quand le jeu est terminé et que chacun retourne à son langage, il peut y avoir comme une tristesse, comme un désespoir, une frustration que ça ne dure pas, une désolation dans le fait de se retrouver à nouveau séparés les uns des autres. Une déception, aussi, de découvrir que le simple texte ainsi produit ne reproduit pas (à sa relecture) les vibrations liées à l'expérience vécue dans l'atelier, et qu'il est insuffisant pour en témoigner. Tant d'efforts communs pour une chose si éphémère, si fugace, si irreproductible, est une vexation réelle pour nos esprits rationnels. Et je pense que le sentiment de séparation et, si j'ose dire, d'abandon, ressenti par les participants de cette expérience peu courante, est assez naturel et sain, même s'il a été vécu, par quelques-uns, à la limite du clash et de la rupture dans l'après-coup. Il s'est agi d'un retour à soi incontournable, à son propre langage divisé, séparé, désolé et désolant, et qui fait croire que l'autre, enfin trouvé et rejoint, s'est aussitôt éloigné, indifférent...

Mais gageons que ce texte "proverbial", qui est à tous et à personne, qui désigne et titille une zone érogène de langage partagé, qui évoque une expérience sans pourtant être capable de la répéter, restera quand même comme le témoin vaguement tangible d'une aventure qui a bien eu lieu, et qui demeurera tatouée dans la mémoire du corps (social et parlant) que nous avons tous contribué à créer ensemble ce jour-là.

Pierre Guéry

Mouvement/réseau : l'identité de

Qui sommes-nous ?

Petit portrait impertinent du "Péquien" moyen (*péquinus vulgaris* pour les latinistes), où chacun se reconnaîtra s'il le veut (s'il le peut).

Le "Péquien" est un idéaliste convaincu et fier de l'être (les autres sont des intellos, incompréhensibles la plupart du temps).

Il vit d'amour et d'eau fraîche, ce qui est tout à son honneur dans le monde vénal, mercantile, mondialement libéral et décentralisé qui nous assiège.

C'est un individualiste farouche qui ne parle que de collectif.

Bref, il est bourré de contradictions et c'est ce qui fait son charme inimitable.

Quoique l'environnement ne lui soit guère favorable, l'espèce n'est pas en voie d'extinction, et c'est plutôt rassurant pour l'avenir de l'humanité.

Cependant, le "Péquien" moyen se demande en permanence s'il est toujours bien lui-même, le digne fils de son père, et ça l'angoisse énormément. Donc pour se rassurer, collectivement, il se pose régulièrement cette question fondamentale, mais sans réponse : Qui suis-je ?

* Cette petite note est une modeste contribution dont l'objectif est d'amorcer et d'alimenter un vaste débat. Celui-ci pourra s'engager lors d'un séminaire de réflexion interne programmé en mai 2005.

Le début de ce travail d'exploration se situe à l'automne 2002, à partir d'un constat simple : en 15 ans, un certain nombre d'associations parmi les plus anciennes et les plus emblématiques du mouvement Peuple et Culture ont disparu et d'autres sont apparues, mais selon des modalités bien différentes ; c'est ainsi que les associations qui constituent l'Union Peuple et Culture, aujourd'hui, ne portent plus institutionnellement le nom "Peuple et Culture" ; elles se réfèrent plus à des thématiques qu'à des territoires. Dans le même temps, les termes qui caractérisent les "réseaux" - réseau, tête de réseau, fonctionnement en réseau, etc. - s'imposent dans le langage sans qu'on se soit posé la question de leur pertinence et de la réalité qu'ils recouvrent. Bref, on s'achemine tout doucement vers une mutation fondamentale dont on imagine mal les conséquences et, surtout, fait gravissime, on emploie un langage et on développe des pratiques sur lesquels nous n'avons pas de discours.

Intrigué par cette situation et souhaitant examiner la chose d'un peu près, un petit groupe se réunit et décide de faire une enquête autour de cette question. Le projet est validé par le Bureau du 16/12/2002.

Un questionnaire est élaboré et envoyé à toutes

les associations du réseau et aux adhérents individuels. Le questionnaire comportait 15 questions pour les adhérents individuels et 17 pour les associations. Pour les associations, nous avons demandé deux réponses, le point de vue d'un élu et celui d'un salarié¹.

Dans la note qui suit, nous ne traitons pas toutes les questions, bien qu'elles soient toutes passionnantes à analyser, mais seulement celles qui concernent l'adhésion à l'Union Peuple et Culture et celles qui traitent du mouvement et du réseau.

En particulier, on ne traite pas ici de la représentation que les adhérents se font de l'Union, ni des fréquentes confusions entre le siège social de l'Union et ses permanents, et l'Union elle-même, entité juridique composée de tous les adhérents.

On n'aborde pas non plus la question des rapports entre les personnes au regard de leur statut : salariés, élus, bénévoles, tous militants, mais confrontés à la difficile question du partage du pouvoir, et à celle de la légitimité (les salariés sont souvent dits "permanents" et les élus, ils sont quoi ? "jetables" ?).

Et puis il y a des manques, des omissions qui parlent d'elles-mêmes. A la question sur ce qui circule entre nous, la plupart des réponses font

1- L'enquête a été effectuée, en direct ou par téléphone, pendant l'année 2003

Peuple et Culture en mutation*

état d'informations, de documents, d'idées, de valeurs, etc. souvent qualifiés de surabondants, il y a trop de tout. Par contre, pas d'argent, aucun flux financier ou presque : un adhérent individuel parle de sa cotisation et une association mentionne éventuellement des transferts de financements, sans plus de précision. Cela se passe de commentaires.

Toutes ces questions devraient normalement faire l'objet d'une suite à ce travail. Elles semblent trop importantes pour qu'on les laisse en suspend, sans les traiter à fond.

Adhérer à Peuple et Culture ?

Dans les réponses, on distingue trois raisons principales.

Les premières sont historiques. Pour certaines associations, la filiation est directe. « Elles sont Peuple et Culture ». C'est le Mouvement Peuple et Culture qui les a fait naître. Ce sont souvent, mais pas toujours, les plus anciennes. Pour d'autres, elles ont d'abord été des groupes de travail sur une thématique ou un territoire donné, puis se sont constituées en associations autonomes, enfin elles sont devenues adhérentes, à part entière, de Peuple et Culture.

Les deuxièmes sont d'opportunité rationnelle. Parmi les adhésions les plus récentes, on remarque un type de motivation très argumentée. Des "opportunistes" qui, après avoir analysé leur situation, ont choisi volontairement d'appartenir à l'Union Peuple et Culture parce que non seulement ils se retrouvaient globalement sur les valeurs de l'éducation populaire telles que nous les défendons, mais aussi parce qu'ils trouvaient dans Peuple et Culture le moyen de s'affirmer localement en étant référés à un mouvement national. Certains ajoutent que, de ce fait, l'adhésion à Peuple et Culture est un débat récurrent au sein de leur association.

Les dernières sont d'attractivité spontanée. Certaines associations reconnaissent adhérer à Peuple et Culture par "attirance" parce qu'elles ressentent l'utilité, voire le besoin de se retrouver avec d'autres dans une même structure sur des thématiques qui les passionnent, et toujours en référence à des valeurs partagées.

Ces adhésions sont plutôt, des adhésions-plai-

sir qui peuvent fluctuer en fonction de l'intérêt du moment et des affinités personnelles.

Voilà, d'après les réponses à cette question des motivations, le type d'explications que font les adhérents (associations, réseaux et individuels).

Et déjà, avec cette seule question, on voit se dessiner la problématique que nous souhaitons mettre en débat.

D'un côté, les partisans du mouvement, militants convaincus au sens traditionnel du terme, un peu méfiants à l'égard du "tout-réseau" et de ses conséquences, et, de l'autre, des adeptes d'un réseau plus ou moins ouvert et plus ou moins référé au mouvement, tout aussi convaincus et tout aussi militants que les premiers, mais qui privilégient la liberté individuelle au nom du plaisir de se rencontrer et de se choisir pour être ensemble.

Un mouvement qui séduit par ses valeurs. Mais lesquelles ?

Etrangement, les réponses que nous avons collectées peinent, semble-t-il, à nommer ces valeurs.

Presque tous affirment adhérer sans réserve "aux valeurs de l'éducation populaire", sans dire ce qu'elles sont.

Cette difficulté à dire ou à écrire nos valeurs mérite d'être travaillée collectivement et de façon approfondie, sur une base plus large que quatre personnes. Mais pour le moment, « être réunis sur des valeurs communes » tient lieu de morale provisoire, et ça semble suffire à la plupart.

Le "réseau" tel qu'il se vit

Le "réseau" tel qu'il se vit, aujourd'hui, fonctionne principalement sur des thématiques, mais aussi en fonction de la proximité territoriale.

Il existe un réseau hyperactif. Le réseau le plus fréquenté est sans conteste le rural. On peut se demander pourquoi.

Plusieurs hypothèses viennent à l'esprit.

C'est le reflet de l'importance des associations de la commission "Rural" et de la revue *Alternatives Rurales*.

Cela correspond à un besoin : la com- ●●●

Très petites entreprises rurales

●●● mission "Rural" joue un rôle d'accompagnement et de soutien efficace auprès des acteurs du milieu rural.

C'est aussi un passage quasi obligé pour accéder aux financements européens via l'appartenance de Peuple et Culture au Celavar.

Enfin, le système de défraiement des participants aux activités du rural est de toute évidence incitatif.

La commission "Culture" vient en second. Historiquement, c'est une activité emblématique de la pratique de Peuple et Culture, et son fonctionnement est bien rôdé, ses participants fidèles.

Le groupe de travail, "Education-Formation" n'est pas cité en tant que tel, excepté le Séminaire Acteurs Sociaux. Mais Peuple et Culture Loire-Atlantique, qui est, en la personne de Pierre Masson, identifiée comme l'association porteuse du projet "Nos pratiques d'Education Populaire" est, elle, citée de nombreuses fois. Elle est également, semble-t-il très reconnue pour son implication sur l'activité "Jeux".

L'International n'est cité qu'une seule fois, et en réponse à une autre question, ce qui bien évidemment pose question, comme chaque fois qu'il y a une énorme omission.

En conclusion provisoire, il existe donc, un Mouvement Peuple et Culture qui défend des valeurs, « les valeurs de l'Education Populaire », fondatrices d'une identité forte et pour beaucoup unique. « A Peuple et Culture, ce n'est pas comme ailleurs, nous sommes différents... »

Il existe également un réseau Peuple et Culture et, phénomène de mode ou évolution incontournable de la vie associative, ce réseau semble appelé à se développer et à s'ouvrir beaucoup sur l'extérieur.

Sur ce point, comme souvent, les usages, les pratiques et le langage précèdent la loi.

Bref, le débat est ouvert : Peuple et Culture/Mouvement ou Peuple et Culture/Réseau... quel avenir voulons-nous construire ?



Se faire entendre*

* Article à paraître dans *Alternatives rurales*, n° 86, hiver 2004-2005.

Un exploitant de gîte rural offre ses services en tant que comptable, un éleveur fait des interventions dans une école au titre d'une association, un cueilleur de plantes sauvages accompagne des groupes pour des sorties guidées, un artisan potier installé en milieu rural veut transmettre son savoir-faire... Que de différences a priori entre les métiers exercés. « Que de points communs ! » nous disent au contraire Xavier Lucien, Jean Le Monnier et Brigitte Biche, animateurs du programme Equal Acor-Tpe.T, qui auraient plutôt tendance à regarder, eux, les situations plutôt que les professions. « Et le premier point commun, c'est que tous seront absents des prochains lieux de décision s'ils ne s'organisent pas collectivement ».

« *Etre absent, c'est avoir tort !* »

En effet, une nouvelle programmation entre l'Europe et les Régions se prépare pour la période 2007-2013. L'inter-

communalité et les Pays sont des réalités de plus en plus incontournables pour le développement des territoires. Les lois pour l'initiative économique (lois Dutreil) et le projet de loi rurale encouragent l'initiative économique. Des politiques régionales orientent le développement économique, la formation des adultes ou le développement des territoires... Les échéances sont donc proches mais les très petites entreprises rurales - dont un grand nombre sont atypiques et/ou pluriactives - risquent fort d'être absentes de ces lieux de concertation et de décision. « Or, être absent, c'est obligatoirement avoir tort ! » nous dit l'un des animateurs du programme.

« En effet, ajoute-t-il, en dehors de celles du secteur agricole, ces entreprises sont peu organisées collectivement et, le plus souvent, elles ne se sentent pas efficacement représentées par les instances consulaires car elles se situent aux frontières de plusieurs logiques professionnelles. Comment, dès lors, peuvent-elles faire entendre leurs voix, faire reconnaître leurs revendications, défendre leurs intérêts, bref se faire entendre comme de véritables partenaires sociaux ? »

Une perspective économique, sociale et politique

Pour avancer sur ce point, encore faut-il comprendre pourquoi et comment les TPE coopèrent... ou ne coopèrent pas. De trois récents séminaires organisés au titre d'Acor-tpe.t ces 18 derniers mois, sont ressortis les enseignements suivants :

- un parcours est nécessaire avant que les professionnels ne ressentent l'intérêt d'un réseau ;

- différents niveaux possibles de coopération existent : s'entraider en proximité, faire reconnaître le métier, se faire reconnaître des pouvoirs publics, faire ensemble des activités... Chacun(e) n'est pas prêt(e) au même moment à travailler à ces différents niveaux ;

- c'est le plus souvent autour d'un métier et d'un choix de vie que se constitue une organisation professionnelle ;

- un organe extérieur peut appuyer ou accompagner l'émergence d'une organisation professionnelle collective, mais pas s'y substituer.

Mais, en amont, restent une question et une difficulté :

- pour inciter les responsables de TPE rurales à s'impliquer dans le dialogue social, encore faut-il que les intéressé(e)s en perçoivent l'enjeu. Est-ce le cas ? Et si non, comment faire pour que ce le soit ?

- la difficulté est sans doute pour eux de parvenir à concilier envie d'autonomie et organisation collective. « Sans oublier que pour eux, il sera toujours délicat de trouver puis de rémunérer le temps qu'ils investiront pour le collectif. »

Pour aller plus loin, les membres du projet Equal Acor-tpe.t souhaitent soumettre leurs constats et leurs interrogations (sur le fond et sur la méthode) aux responsables de TPE. "Nous envisageons d'organiser un cycle de rencontres au cours de l'hiver 2004/2005 avec des responsables de TPE rurales, d'organisations collectives ou de filières professionnelles, de dimensions différentes et implantées sur des territoires variés. Ces rencontres alimenteront la poursuite de nos actions (séminaires, manifestations, publications...) dans le cadre d'Acor-tpe.t et au-delà. Ensemble, nous chercherons à inventer des solu-

tions permettant d'infléchir les dispositifs publics, en vue de faciliter la création d'activités pour un milieu rural vivant et acteur de son devenir.

TPE : expliquer pour impliquer

Même si elles assurent la production de biens et de services, si elles pourvoient à l'emploi local et tiennent un rôle crucial dans la vitalité du milieu rural, les très petites entreprises (TPE) rurales sont fragiles. Dans leur grande majorité, elles reposent sur une personne et sont très souvent organisées autour d'un couple et de son projet de vie. Si elles ont recours au salariat, il est le plus souvent à temps partiel, occasionnel ou saisonnier.

La notion même de TPE rurale est née d'observateurs et observatrices (formateurs, chercheurs...) et non des créateurs et créatrices eux-mêmes. Rares sont ceux qui se reconnaissent dans les mots entreprise ou entrepreneur. Ils se définissent plutôt par un secteur d'activité, un métier, voire une manière précise d'exercer un métier : potier dans un atelier à taille humaine, paysan-accueillant, propriétaire de grande structure d'hébergement touristique, cueilleur de plantes sauvages dans le respect de la nature, etc. Certains se définissent même par le choix d'un mode de vie alternatif.

Faisant le pari que tous ces hommes et femmes entrepreneurs partagent, au-delà de leurs spécificités, un socle commun, le programme Equal Acor-tpe.t veut travailler à la prise de conscience par les responsables de TPE des enjeux qui les concernent directement...

**Ludovic Pommarel
Xavier Lucien**

Le peuple et la culture, Joseph Rován, beaucoup d'autres

Des témoins évoqueront l'apport de Joseph Rován à Peuple et Culture, particulièrement pendant sa période "active" dans le mouvement, entre 1946 et 1978.

Je souhaite dire comment le parcours et l'exemple de Joseph Rován nous sont toujours nécessaires, à Peuple et Culture, et au-delà, pour l'éducation populaire.

Dans le tout de son œuvre, de penseur, d'écrivain, de militant, Joseph Rován a montré en quoi et pourquoi il fallait qu'un peuple se pense lui-même et exprime ce qu'il est, dans sa propre langue. Qu'en est-il aujourd'hui, alors que le contexte de spécialisation et d'individualisation, paradoxalement, nous uniformise ? De quels moyens la personne dispose-t-elle pour construire son autonomie ? Que peut-on encore entreprendre, afin de contribuer à créer et diffuser une culture générale et généralisée, une condition indispensable pour que toute communauté sociale et politique se réalise démocratiquement ?

Joseph Rován a constamment déclaré son attachement à la devise : "Rendre la culture au peuple et le peuple à la culture" qui figure, en 1945, dans le Manifeste de Peuple et Culture et le mouvement Peuple et Culture a représenté pour lui un groupe de référence, élu selon des affinités. Une Famille spirituelle, en quelque sorte, dans la fondation de laquelle il a vite trouvé une place essentielle, aux côtés de Joffre Dumazedier, président à l'origine, Benigno Cacérès, Paul Lengrand, Paulette Borker, de beaucoup d'autres aussi, venus après lui, et il faut citer ici Jean-François Chosson.

Contre la séduction, la bonne distance de l'amitié

Il raconte pourtant que, lorsqu'il s'est installé dans les locaux de Peuple et Culture, Joffre Dumazedier le convoqua pour lui dire : "Joseph, j'ai rarement rencontré quelqu'un qui me fût plus antipathique que toi. Mais puisque nous allons maintenant travailler ensemble, je suis certain que nous ferons du bon travail."

Pour qui n'a pas connu Joffre Dumazedier, la rugosité de cet accueil, qui lui était habituelle, a

de quoi surprendre, mais les sous-entendus de cette algarade ne sont pas éloignés d'une attitude que Malraux, dans *L'Espoir*, - un livre que Joseph Rován aimait à citer -, met en valeur : "être aimé sans séduire est un des beaux destins de l'homme", "être aimé sans séduire - même soi..." S'opposer à la séduction, c'est chercher à maîtriser des élancements spontanés ou momentanés. Pour en faire des choix.

Un travail en commun de 32 ans, une fidélité réciproque à des idéaux partagés, qui ne s'est jamais démentie, ne s'expliquent pas, en la circonstance, sans un lien sociétaire fort.

Joseph Rován estimait que Joffre Dumazedier "... esprit clair et puissant, vivait dans la suite des grands esprits des Lumières. Pour lui, tous, hommes et femmes, ouvriers et intellectuels, avaient le droit et devaient avoir le désir d'apprendre pour accroître le domaine de la raison et libérer les esprits des idées fausses, des croyances abusives."

Dumazedier s'inscrivait ainsi, pour lui, dans la postérité de Condorcet qui voulait, comme il l'a écrit, "rendre réelle l'égalité politique voulue par la loi" et, on peut le penser, de Kant, particulièrement le philosophe de la Critique de la faculté de juger, s'interrogeant sur le pouvoir et les limites d'une raison qui est nôtre, entre nature et liberté. Joseph Rován considérait que la science n'a jamais représenté une fin en soi ; nous ne sommes que les gestionnaires d'une création dont les "Lumières" apparaissent comme de modestes illuminateurs. Il se méfiait de l'esprit objectif de Hegel qui, dans sa vision progressiste de l'Histoire, avait remplacé l'obligation morale intérieure par la raison d'Etat.

Les convictions agnostiques de Joffre Dumazedier, qui n'ont jamais varié - au point qu'il a fait don de son corps à la science -, étaient fondées sur l'usage d'une raison vérifiée constamment par la preuve et il se méfiait de l'esprit de système.

Les deux hommes se rejoignaient, au fond, sur les précautions à prendre vis-à-vis d'une Raison trop sûre d'elle-même. Quant à l'entente, peu fréquente à l'époque, entre le croyant et celui qui ne l'est pas, elle illustre une laïcité ouverte, constante dans le mouvement Peuple et Culture, tenant d'une tendance qui, peu à peu, va se généraliser dans l'éducation des adultes.

Chez Joffre Dumazedier, Joseph Rován trouvait aussi le message de Jean Giono, qu'il avait rencontré avant la guerre sur le plateau du Contadour. Joffre Dumazedier en avait éprouvé l'influence dans les auberges de la jeunesse. Au Contadour, l'expérience communautaire de bonheurs à vivre exaltait, par un partage solaire des cultures, qu'elles viennent de la main ou de la pensée, les refus de la barbarie, menaçante à l'horizon. De la montagne de Lure, "ombre froide", "terre d'avant les hommes", venait en effet "un vent qui nous glace parce qu'il est le halètement du monstre." (Jean Giono).

Eduquer à la rencontre

Joffre Dumazedier incitait à des tentatives de pesée sur les circonstances, en tant qu'"un homme de la grande espérance des années 30, qui alliait le goût de l'art et la volonté de libérer les hommes et les femmes prisonniers des dominations sociales et des normes que celles-ci décrétaient, à la confiance dans la technique libérée des entreprises capitalistes et aussi à l'amour de la nature." (Joseph Rován)

L'émancipation, portée par le mouvement ouvrier, oriente l'utopie vers un renversement actif des inégalités, afin que toutes et tous aient accès au bien-être généré par les avancées techniques et les conquêtes sociales. Le goût de l'art, c'est surtout l'art de vivre une existence qui vaille la peine d'être vécue. Joseph Rován retrouvait là certains aspects du Front Populaire et de la première république allemande, dite de Weimar, née comme lui en 1918, dont le foisonnement artistique et culturel continue de nous inspirer, bien qu'elle soit injustement mésestimée.

"Le rêve éveillé de l'émancipation ouvrière est d'abord la rupture de cet ordre du temps qui structure l'ordre social, l'affirmation d'un droit, dénié, à la qualité d'être pensant." (Rancière). La dignité est revendiquée, avec la conviction que l'injustice peut et doit être surmontée, par une transformation des conditions, notamment de l'organisation de la production, mais aussi avec l'objectif de se transformer, voire même de se métamorphoser dans le projet collectif. Les prises de conscience sont intimement dépendantes d'une éducation liée à l'action (disons-là populaire).

Apprends les choses simples

Pour ceux dont le temps est venu

Il n'est jamais trop tard !

Bertolt Brecht, par ce chant dans *La mère*, piè-

ce didactique adaptée, pendant les années 30, du roman de l'autodidacte Gorki, vante l'étude, en vue d'un acte concret : "Tu dois t'emparer du pouvoir !" (Wintzen, *Poètes d'aujourd'hui*), leitmotiv devenu dans une version de la pièce "Car tu dois diriger le monde", (Regnaut et Steiger). Pour Joseph Rován, "Tu dois prendre la tête" (traduction figurant dans *Le mouvement ouvrier* de Benigno Cacérés, Peuple et Culture au Seuil). Loin de la lutte des classes et de l'internationalisme prolétarien, qui la "globalise", Joseph Rován choisit le parti de l'excellence, qui suppose un apprentissage long et patient, dont le but est la rencontre des hommes, en reprenant les mots de Benigno Cacérés.

"Un charpentier historien du peuple". Joseph Rován donne ce beau titre en 1991 à l'hommage qu'il publie dans le journal *Le Monde*. "... Les compagnons lui firent suivre la voie de leur formation intense et intégrale, aussi longue et prenante que celle des jésuites... Témoin d'un peuple et d'une culture qui changent mais qui ne vivent que dans l'attachement aux valeurs... durant toutes les étapes d'une existence vouée aux progrès des autres... Cacérés le charpentier a été vaillant ouvrier de la dignité humaine."

Ces mots, dédiés à celui qui a écrit *Le compagnon charpentier de Nazareth*, trouvent leur écho dans l'indication de date, qui en inscrit l'achèvement, sous la Préface à l'Histoire de l'Allemagne, une signature de l'artisan ayant achevé "sa belle ouvrage" (Péguy) : "Dimanche 14 mars 1993 précédant la fête de Saint Joseph Ouvrier."

Interprète, explicateur, médiateur, inventeur

Les hommes, artisans de l'histoire, doivent en être les bons ouvriers. "Comme Luther, écrit Joseph Rován, Marx est grand par la jonction d'une profonde perspicacité et d'un sens très pratique de l'action, à la fois dévoileur et constructeur." Cependant, le dépassement messianique de l'histoire dans des religions du salut terrestre, miroir séducteur tendu aux désespérés et reflet caricatural d'un inaccessible au-delà, ne produit que la négation de l'individu et la terreur.

Pouvoir dire et se dire est une ascèse ●●●

Peuple et Culture commémorera son soixantième anniversaire le 24 février prochain à Grenoble, où le mouvement, issu de la Résistance, est apparu officiellement. La mémoire et l'œuvre de Joseph Rován seront par ailleurs évoquées par un montage de ses textes, présenté le 10 juin en soirée à Paris, veille d'Assemblée Générale, lors d'une réunion amicale.

●●● permanente, une discipline volontaire, par des exercices, une recherche astreignante, régulièrement remise en cause, du meilleur de ce que l'on peut apporter aux autres. Toute culture populaire, "partant de la vie pour retourner à la vie", se reconnaît à ses qualités de méthode ; elle se conçoit et se diffuse en étant reprise dans l'atelier et par le débat public.

Peuple et Culture publiera un imposant matériel pédagogique, dont la culture méthodologique de l'"entraînement mental", art de penser, est l'épine dorsale. Joseph Rován, coresponsable d'édition, invite à un "regard neuf" et joue, pour cela, son triple rôle, qu'il définit ainsi : d'interprète, d'explicateur, de médiateur. Nous ajouterons, d'inventeur, par nombre de ses initiatives, et particulièrement celles en faveur d'une logique, "intelligente" et collective, des usages technologiques, à l'époque, la télévision. Regrettons, à ce sujet, qu'une même investigation ne soit pas tentée actuellement pour le multimédia.

Les dualités fécondes de l' "entre deux"

Joseph Rován s'était délibérément établi sur la frontière, dans l'"entre deux" : entre deux pays, entre deux langues, entre deux régions : la Bavière et le Cantal, entre deux confessions religieuses, entre politique gouvernementale et contre-pouvoir associatif, etc. Il serait utile d'établir un inventaire de ses dualités fécondes. Il avait surtout su tirer de sa disponibilité d'observateur "s'observant lui-même", les principes d'une générosité qui s'effectuait dans des actes quotidiens. Cela est évidemment constatable dans son travail continu auprès des jeunes, pour le rapprochement franco-alle-

mand. Mais, même dans la plus extrême souffrance, "dans (sa) mémoire et dans (son) histoire, le trou béant des 16 mois passés à Fresnes, à Compiègne et à Dachau", il conserva toute entière son énergie persuasive. Lors de la réunion organisée à Peuple et Culture, en l'honneur de Joffre Dumazedier, disparu en 2002, Joseph Rován avait tenu à redire, à ce moment-là, comment, à Dachau, il avait offert contre du pain, l'histoire de l'Allemagne à son gardien SS, qui ne l'avait jamais apprise. Il ajouta que, sur son intervention, on avait sauvé la peau "de ce pauvre type", après la

libération du camp de concentration.

"Transformer en conscience une expérience aussi large que possible" (Malraux)

Par certains côtés, la conception "transhistorique" de Joseph Rován s'apparente à la psychanalyse. De la Révolution française, il écrit ainsi qu'elle est un Freud collectif (notant cependant que cela concerne surtout l'Allemagne), la Réforme tenant en Allemagne la place qu'a occupée la Révolution en France. Les peuples, comme les patients de la cure psychanalytique, ont à sortir de leur "innocence", qui les fait "cruellement" adhérer à eux-mêmes. Un œil extérieur, étranger, comparable à celui de l'analyste, les aide à se distancier et à effectuer leur "perlaboration", en menant un travail sur soi, qui permet d'identifier et de traiter les obstacles au changement.

A la Libération, Joseph Rován avait eu l'ambition d'être acteur, avec d'autres, d'une seconde Révolution française, "parce qu'un immense effort de transformation était nécessaire dans le pays". Cette révolution devait être avant tout culturelle, comme le fut la première Révolution, s'agissant d'un travail de la société sur elle-même, afin que la "honte du non-partage de la culture" n'entrave plus la liberté.

En 1989, lors de l'année du bicentenaire, commémorative pour la France et cruciale pour l'Allemagne et l'avenir de l'Europe, Joseph Rován reconnaissait qu'en l'absence d'une seconde Révolution française, "nous avons simplement transformé la France en une nation et un Etat modernes".

On peut estimer que le mouvement social n'a pas conduit la seconde vague d'industrialisation et d'urbanisation, après 1945 mais, par contre, cette révolution économique, politique, culturelle que la France a connue, a absorbé le mouvement social, comme l'une de ses composantes majeures, même si, aujourd'hui, bon nombre d'acquis paraissent remis en cause.

Retrouver la filiation et identifier les ruptures

Joseph Rován soutenait, avec une inlassable assurance, que nous n'avons jamais atteint un tel niveau d'aisance et de protection. Nous n'avons par ailleurs jamais connu une telle abondance de biens culturels.

Nul ne prétendra qu'il ait tort. La culture populaire

L'Université d'automne de Peuple et Culture, qui se tiendra entre le 9 et le 13 novembre 2005, aura pour thème : "Education populaire et rapport au politique", un thème en résonance avec l'engagement de Joseph Rován dans la culture populaire et l'éducation populaire.

a particulièrement effectué une avancée, sur plusieurs fronts ; entre autres : des alternatives en matière éducative, l'accompagnement du développement social, la formation des cadres et la formation professionnelle continue. Comment, cependant, considérer comme des épisodes accessoires l'émergence, et la pérennisation, de l'exclusion, face négative de l'enrichissement, son double insupportable, l'installation durable d'une société de " désaffiliation " (Castel) ?

"C'est une société de travailleurs que l'on va délivrer des chaînes du travail et cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes par lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté...", nous avertit Hannah Arendt.

Des adhérents de Peuple et Culture (Joseph Rován les aurait appelés des compagnons ou des camarades), dans une tranche d'âge à peu près identique à celle de la génération de 45, veulent ranimer l'espérance. Ils essayent de trouver où se sont produites les ruptures, en évaluant l'impact des actes posés par la Résistance et à la Libération.

Les livres de Joseph Rován, dont le souci de pédagogie fut constant, apparaîtront désormais comme des outils indispensables. Lisons-les : sa langue est directement accessible et le vocabulaire technique ne masque jamais la compréhension.

Au moment où l'Europe tend à devenir notre lieu d'attache, une patrie qui ne se conçoit que dans la plus grande patrie de la planète terre, comment imaginer notre identité ? L'un des enseignements de Joseph Rován est que notre fidélité à nous-même et aux autres tient dans notre disponibilité à nous créer à la fois un et multiple, par nos actes et dans nos appartenances. Nous avons sans doute à nous ouvrir, en suivant cette voie qui n'est pas toute tracée d'avance, à cette " identité-relation " que définit le poète Edouard Glissant.

Les conversations, parfois passionnées, que nous avons avec le veilleur vigilant que fut Joseph Rován, nous manquent. Il nous appartient maintenant de savoir le questionner.

Un passage choisi de la Bible (Isaïe 21,11) nous y encourage :

" Garde ! Qu'en est-il de la nuit ? Garde ! Qu'en est-il de la nuit ?

Le garde dit : le matin vient, puis encore la nuit. Si vous voulez, interrogez, interrogez ! Revenez, venez ! "

Jean-Claude Lucien

Joseph était et demeure ce que l'on appelle une conscience.

Cette conscience a éclairé l'association Peuple et Culture et elle continue aujourd'hui à guider son action.

L'ayant rencontré à plusieurs reprises dans l'exercice de mon mandat de président de l'association, je puis témoigner de la densité et de la force d'une pensée complexe, apurée par la conviction et le besoin de l'inscrire dans l'action.

Joseph était, on le dira beaucoup désormais, un humaniste capable de dénouer le nœud gordien de bien des contradictions. Comme on le dit aujourd'hui, il était programmé pour cela... C'était à ne pas en douter dans ses gènes... C'était aussi le fruit d'une soif de connaissance et de compréhension du monde qui ne l'auront jamais quitté... C'était le résultat d'une intelligence qui ne l'enfermait jamais dans des dogmes.

Né d'une famille juive convertie au protestantisme et lui-même converti au catholicisme, il savait conjuguer comme personne avec les mouvements laïques (voire laïcards) de l'éducation populaire.

Il me confia un jour sa fierté d'appartenir à un mouvement comme Peuple et Culture pour ses valeurs œcuméniques et m'expliqua pourquoi il ne le quitterait jamais, m'invitant au passage à en faire autant.

Cet œcuménisme idéologique et culturel peut expliquer pourquoi, alors qu'il pouvait émigrer aux Etats-Unis, il fit le choix avant-guerre de rester en France et de devenir à la fois français et allemand avant le conflit qui allait laminer nos deux peuples. Cette posture sous-tend l'action qu'il a menée jusqu'à son dernier souffle.

Ses multiples vies (chacune pouvant remplir celle d'un seul homme !), d'historien (la plus déterminante sans doute !), d'enseignant, de journaliste, et de militant de l'éducation populaire, le conduiront à assumer des responsabilités à haut risque (il le raconte dans ses mémoires) au sein de cabinets ministériels et de l'université en crise.

Il me raconta lors d'un dîner, un soir d'été, dans cette Auvergne qui lui était chère, que son entourage politique de l'époque lui reprochait parfois de travailler le matin à la consolidation de l'Etat, et l'après-midi à le détruire.

Cette anecdote illustre parfaitement la personnalité de Joseph, homme d'ordre et de pouvoir à droite dans ses visons d'un Etat moderne, et dans le même temps, intellectuel de gauche dans ses inclinations à restituer au plus grand nombre, dans l'exercice de ses missions d'enseignant et de journaliste, ses engagements dans l'éducation populaire.

Quand j'ai fait sa connaissance, il était un octogénaire débordant d'énergie et d'appétit. Pour moi qui ne dédaigne pas la bonne chère, ce fut un régal de partager quelques repas. Je souris encore du bonheur qu'il manifestait en accompagnant ces copieux repas d'un savant dosage de vin rouge et de Perrier qui lui rappelait un vin d'Italie et stimulait son rêve italien et quelques "cristallisations" stendhaliennes. J'ai découvert par la suite que ce vin s'appelait "Labrusco".

Au moment où il nous quitte, j'ai envie de partager avec lui un verre de ce vin "frizzante" et telles les bulles qui s'échappent, je rends hommage à sa liberté : Joseph était avant tout un homme libre.

Cécil Guitart



Face aux incertitudes d'un monde hyper-moderne, face à la globalisation, à l'accroisse-

ment du processus d'individuation et à l'affirmation des valeurs individualistes, le thème de l'insécurité intéresse l'ensemble de la population et au premier chef les responsables politiques chargés de coordonner les actions sociales, politiques et économiques favorisant la cohésion et l'ordre dans les territoires dont ils ont la charge. En effet, apporter une réponse concrète à la demande sociale de sécurité représente un enjeu électoral fort. Ainsi, depuis de nombreuses années, un débat politico-médiatique fait rage entre une multitude de protagonistes institutionnels, politiques, associatifs et intellectuels qui s'affrontent sur l'idée que pour combattre la délinquance, la violence et l'insécurité, il est plus opportun, soit d'opérer une politique plus répressive, soit de développer une politique plus préventive. C'est dans ce contexte sulfureux que Manuel Boucher décide néanmoins de dépasser les querelles politiciennes en menant une enquête sociologique de terrain au sein d'une commune moyenne de tradition ouvrière afin d'étudier les questions d'insécurité dans un territoire en proie à la désindustrialisation : comment reconstituer un espace social en voie de dissociation sans pour autant tomber dans "l'hystérie sécuritaire" ?

Ce livre décapant est donc le résultat d'un travail sociographique sans concession. D'une part, il montre les enjeux du traitement politique des questions de la délinquance, des incivilités et de la tranquillité publique et, d'autre part, au-delà de l'élaboration d'un cadre d'analyse, il propose des logiques d'actions pour re-conflictualiser l'insécurité civile et sociale.

Manuel Boucher est sociologue, responsable du Laboratoire d'études et de recherches sociales (LERS) de l'Institut du développement social de Rouen. Il est administrateur de Peuple et Culture.



Alors que la lutte contre l'illettrisme requiert toujours autant de volonté et d'efforts, développer et qualifier une politique culturelle d'éga-

lité d'accès à la culture devient un objectif prioritaire en ce début de siècle. La lecture tient une place centrale dans cet objectif et les bibliothèques publiques, grâce au prêt gratuit, représentent les lieux-ressources les plus accessibles pour tout citoyen, de toute condition. Toutefois, l'efficacité de cette politique volontariste, à visée sociale, implique la multiplication de lieux de lecture, la diversification des formes d'offre, la mise en cohérence des dispositifs existants, enfin l'adaptation à des besoins et à des pratiques culturelles en pleine transformation. Sa réussite, conditionnée par la volonté des élus et la compétence des professionnels du livre et de la lecture, se résume à quelques mots clés : proximité, convivialité, accessibilité et coopération.

A l'époque des réseaux, celui de la lecture publique doit impérativement "sortir de ses murs" et nouer des liens étroits avec tous les partenaires des lieux de lecture non institutionnels que fréquente toute une population peu encline à s'approprier l'offre de lecture publique.

Cet ouvrage propose un mode d'approche des partenaires associatifs et institutionnels, une connaissance des contextes et une réflexion sur les enjeux.

Des exemples d'activités "hors les murs", s'appuyant sur une étroite coopération, témoignent du réalisme d'une telle démarche.

Claudie Tabet, institutrice Freinet, bibliothécaire et conceptrice des dispositifs d'insertion par l'écrit, a travaillé au ministère de la Culture. Elle est adhérente de Peuple et Culture.